

Faculté de Médecine de Paris

ANNÉE 1932

THÈSE 515
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

Docteur Jean NOMBLOT

Né le 30 Juillet 1905
à Montceau-les-Mines (S.-&-L.)

**PIERRE MARTIN
DE LA MARTINIÈRE**
(1634-1676)

Médecin Empirique du XVII^e Siècle

Président : M. RATHERY, Professeur

LIBRAIRIE DU VIEUX-COLOMBIER
20, Rue du Vieux-Colombier, 20
Paris-6^e

—
1932

**PIERRE MARTIN
DE LA MARTINIÈRE**

(1634-1676)

Médecin Empirique du XVII^e Siècle

Faculté de Médecine de Paris

ANNÉE 1932

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

Docteur Jean NOMBLOT

Né le 30 Juillet 1905
à Montceau-les-Mines (S.-&-L.)

PIERRE MARTIN
DE LA MARTINIÈRE

(1634-1676)

Médecin Empirique du XVII^e Siècle

Président : M. RATHERY, Professeur

LIBRAIRIE DU VIEUX-COLOMBIER
20, Rue du Vieux-Colombier, 20
Paris-6^e

—
1932



A MONSIEUR LE PROFESSEUR RATHERY

*qui nous fait l'honneur de
présider notre thèse, senti-
ments de profonde reconnais-
sance et de gratitude pour les
enseignements cliniques qu'il
nous a donnés.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGÉ
LEVY-VALENSI

*qui nous a inspiré cette thèse,
éclairé de ses conseils bien-
veillants tant au cours de ce
travail que dans la pratique de
l'hôpital.*

A MES PARENTS

en reconnaissance des sacrifices qu'ils ont faits pour moi, qui m'ont permis d'accéder à la carrière médicale, témoignage bien faible de ma piété filiale.

A MA GRAND'MÈRE

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Stages

Années

1924-1925. Monsieur le Professeur WIDAL
Monsieur le Professeur HARTMANN
Monsieur le Docteur DUFOUR

Externat

1926. Monsieur le Professeur GOSSET
1927. Monsieur le Docteur LEHELLE
Monsieur le Docteur TINEL
1928. Monsieur le Professeur RATHERY
1929. Monsieur le Docteur STEVENIN

Internat provisoire

1930. Monsieur le Professeur DELBET

Internat à Brévannes

1931-1932. Monsieur le Professeur LÉVY-VALENSI

A Monsieur le Docteur JACQUES, chirurgien des Mines de Blanzÿ, à Monsieur le Docteur DUPLESSIS, médecin des Mines de Blanzÿ (in mémoriam), à Monsieur le Docteur Antonin NOMBLLOT, à Monsieur le Docteur PETIT-DUTAILLIS, chirurgien des Hôpitaux, à Monsieur le Docteur CHAUVEAU, à Monsieur le Docteur H. GODARD, à Messieurs MORLAAS et SAUVAGE, Chefs de Clinique à la Faculté.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN V. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.

Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. Marcel LABBÉ. LEREBOULLET. NOBÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER. DELBET. CUNÉO. LEJARS. GOSSET.
Clinique chirurgicale	TERRIEN.
Clinique ophtalmologique	LEGUEU.
Clinique urologique	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique d'accouchements	J.-L. FAURE.
Clinique gynécologique	OMBRÉDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SERGENT.
Clinique propédeutique	LÉON BERNARD.
Clinique de la Tuberculose	MAUCLAIRE.
Professeurs sans chaire	MULON.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE ..	Neurologie et Psychiâ- trie.
AUBERTIN.	Pathologie médicale.
BYNARD Henri.	Pathologie médicale.
BROcq	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.
CHEVALLIER ..	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
ECALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES ...	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HAZARD	Pharmacologie.
HOVELACQUE ..	Anatomie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOANNON	Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri).	Chimie biologique.
LAROCHE (Guy).	Pathologie médicale.
LEVEUR	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI..	Neuro-psychiâtrie.
LIAN	Pathologie médicale.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIÉDELIEVRE ..	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SÉZARY	Dermatologie et syphi- ligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur) ...	Pathologie médicale.
VAUDESCAL ...	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le Service des Examens

MM.

GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
LEROUX	Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
RETTERER	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	CHEVASSU	Clinique chirurgicale. (suite)
CHIRAY		HEITZ-BOYER ...	
DEBRÉ		MATHIEU	
DUVOIR		MOCQUOT	
		PROUST	
		SCHWARTZ	Clinique obstétricale
BASSET	Clinique chirurgicale.	LE LORIER	
		LÉVY-SOLAL ...	
		METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédi- que chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé ...		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Bibliographie

ŒUVRES DE PIERRE MARTIN DE LA MARTINIÈRE.

- L'Empiric charitable*, 1662.
Traité des antidotes, 1664.
L'Ombre d'Esculape, 1664.
Traité des maladies vénériennēs, 1664.
Le naturaliste charitable, 1666.
Le pronosticateur charitable, 1666.
L'Opérateur ingénu, 1668.
Lettres sur la transfusion du sang, 1667-68 (Bibliothèque Nationale, Te 13. 42).
Le tombeau de la folie (sans date).
L'heureux esclave, 1674.
Voyages des pays septentrionaux.
Explication du feu de la Saint-Jean dressé par ordre de Messieurs les prévôts des marchands et échevins de la ville de Paris. (Bibliothèque nationale, Li 31. 925).
Prédictions admirables sur le traité d'une paix générale entre les rois et princes chrétiens. (Bibliothèque nationale, Lb 36. 3145).

AUTRES RÉFÉRENCES

- Acte de donation mutuelle*. (Archives nationales, Y. XIII., p. 82).
Biographie universelle ancienne et moderne. Michaud, Paris, 1828.
Dictionnaire historique et bibliographique par Ladvocat. Ledoux, 1822.

Dictionnaire des sciences médicales et bibliographie médicale.
Panckouke. Paris, 1830.

Etats de solde de la maison du roi (Archives nationales Z1a.
473 et 474).

Factum pour Marie Vincelot... (Bibliothèque nationale, Thoisy
131, f° 197).

D^r Le Maguet, thèse, Paris.

D^r Lévy-Valensi. Semaine médicale des Hôpitaux.

Nouvelle bibliographie médicale. Firmin-Didot. Paris, 1861.

Avant-propos

Alors vous voulez bien étudier la vie et les idées de Pierre-Martin de la Martinière ? nous demanda Monsieur le Professeur agrégé Lévy-Valensi.

— Mais Monsieur, il me semble que La Martinière est le nom d'un navire spécialement affecté au transport des forçats en Guyane.

— Eh bien mon ami, vous ferez un travail de forçat.

Heureusement il n'en fut rien et nous devons remercier Monsieur Lévy-Valensi qui nous a tout particulièrement aidé et éclairé de ses conseils bienveillants au cours de ce travail.

Nous voulons remercier également Monsieur Bouvet, docteur en Pharmacie et Monsieur le Docteur Paul Delaunay, ancien interne des hôpitaux de Paris qui ont bien voulu nous guider en nous donnant toutes références utiles sur les médecins et chirurgiens du XVII^e siècle et nous permettre ainsi de mener à bien cette étude, fort incomplète d'ailleurs, sur Pierre-Martin de la Martinière, médecin chimique du Roy Louis XIV et cousin de Saint-François de Sales.

Nous avons cherché l'origine du nom du navire « Martinière » et grâce à notre frère, enseigne de vaisseau, et aux renseignements de Monsieur l'Administrateur de l'inscription maritime de Nantes nous avons appris que le nom de ce navire vient du bourg de la Martinière situé sur la Loire (commune du Pellerin) à l'entrée du canal maritime creusé sur la rive gauche de la Loire. Ce canal, qui ne sert plus d'ailleurs à la navigation ne constitue qu'un garage pour les bâtiments désarmés ; il est communément appelé dans la région canal de la Martinière.

On voit donc qu'il n'y a rien de commun entre Pierre-Martin de la Martinière et le navire *Martinière*, malgré les voyages de ce médecin qui à 19 ans, s'embarqua sur l'un des trois navires frétés par Frédéric III de Norvège (1653) et ainsi visita les côtes de Norvège, de la Laponie et de la Russie jusqu'à la Nouvelle Zemble, ainsi que le Groenland et l'Islande.

Notre collègue Jean Tellier a écrit récemment sur Nicolas de Blégny, aventurier médical du xvii^e siècle ; notre thèse sur de la Martinière va constituer un document de plus sur les empiriques du xvii^e siècle.

**Vie, éducation caractère
de Pierre Martin de la Martinière
1634-1676**

Pierre Martin de la Martinière « Cousin de Saint-François de Sales, Médecin chymique et opérateur ordinaire du Roy » est né le 14 Février 1634 à Rouen, selon certains auteurs, à Paris pour d'autres ; nous inclinons à penser que c'est à Rouen qu'il naquit, car plus tard Rouen et le pays de Caux furent ses lieux de prédilection. C'est là où il s'installa d'abord et quand il fut à Paris, il fit maints voyages à Rouen.

Qui était son père ? Nous ne le savons point ; il mourut en 1636 ; l'enfant avait donc 2 ans. Quelle était sa profession ? De la Martinière nous parle d'un ami de son père, le Comte d'Harcourt, qui commandait un régiment. Il semble que c'est un lien bien peu solide pour conclure que le père de la Martinière était du métier des armes.

Que savons-nous du reste de sa famille ? Il ne s'entendait pas avec sa mère et c'est pour cette raison qu'il déserte le toit familial, à l'âge de 9 ans. Il nous dit de plus que son aïeule maternelle habitait Genève.

Il vint sans doute à Paris dès la mort de son père, à 2 ans ; sa mère le mit à cet âge en pension chez une femme, qui tenait les écoliers étudiant au Collège de Navarre. De la Martinière reste là jusqu'à l'âge de 7 ans ; il vécut dès lors avec elle. Que fit-il pendant 2 ans ? Il suivit selon toute vraisemblance, les cours du Collège de Navarre, comme externe. Mais à l'âge de 9 ans, son indépendance s'affirme, le goût des voyages a germé dans son

cerveau d'enfant ; de plus, il ne se plait point avec sa mère et le voilà qui va désert^{er} le toit familial. Il vole deux pistoles à sa mère, quitte Paris, prend la route de Lyon, se dirigeant vers la Savoie et Genève, dans l'intention d'aller vivre avec son aïeule. Il ne devait jamais y parvenir. En effet, il arrive à Cosne-sur-Loire et il trouve-là le régiment commandé par le comte d'Harcourt, ami de son père ; ce dernier, ému de pitié à la vue de cet enfant voyageant seul le garde avec lui ; ainsi il est adopté par les troupes et dès l'âge de 9 ans, il va vivre la vie des camps, en partageant marches, batailles, victoires et défaites. Son goût d'aventure est déjà satisfait. Mais comment l'occuper dans la vie militaire ? Il devient alors apprenti barbier.

C'est de là que va découler tout son métier futur. En effet, « comme il était habile à faire le poil des soldats » le Comte d'Harcourt le confie au chirurgien de l'armée et de barbier, il devient à l'âge de 10 ans, aide chirurgien. Là, il sent sa vocation, il se donne entier à l'étude médicale ; sous les ordres et avec les conseils du chirurgien, il soigne les blessés ; il converse sans cesse avec son maître, qui, de plus, lui prête les livres nécessaires, et déjà de la Martinière fait son éducation chirurgicale d'une façon à la fois clinique et théorique.

Mais la campagne contre les Espagnols survient ; il quitte Cosne-sur-Loire avec le régiment, assiste aux batailles, soigne les blessés et notamment un capitaine Espagnol qui avait reçu un coup de pistolet dans le bras ; il le guérit en 15 jours.

A la bataille de Lérida 1646, il est fait prisonnier par les Espagnols. Mais reconnu par ce capitaine qu'il a si bien soigné il est bientôt libéré ; celui-ci le mène successivement à Madrid, à Tolède. Là, on lui délivre un passe-port pour le Portugal et la France, il passe à Alcantara et à Lisbonne. Dans cette



P. M. DE LA MARTINIÈRE
Médecin et *Opérateur*
Ordinaire *du Roy.*

Ladwre

ville, débauché par son goût d'aventures, il s'engage sur un navire portugais à destination des Indes, en qualité de chirurgien. Il devait alors avoir 12 ans. Une fois encore, il ne devait pas arriver au but.

A peine partis, au soir du 2^e jour de voyage, au soleil couchant, le pilote aperçoit un vaisseau sans pavillon ; on reconnaît l'équipage des Corsaires de Salé ; la bataille se prépare. Le Capitaine du Vaisseau exhorte ses hommes, distribue deux grands verres d'excellent vin à chacun, les mousquets, la poudre, les balles, la mèche, on fait la prière, on hisse le pavillon rouge et l'on se dirige vers l'ennemi. Les corsaires de Salé voyant la décision d'accepter le combat détachent une barque et envoient un plénipotentiaire ; on leur promet la vie sauve et de débarquer l'équipage au prochain port, si on leur livre le navire. Le capitaine refuse, il préfère le combat et de nouveau il exhorte par ses paroles et par un grand verre d'eau de vie distribué à chacun. Le combat s'engage ; au premier coup de canon, l'un des bateaux des corsaires est touché ; l'obus fauche et rompt le grand mât au milieu. « Si bien que tombant de là dans la mer, il fit renverser le vaisseau et couler à fond », mais eux aussi sont atteints pendant 5 heures de canonnade et leur vaisseau mis à mal, prend l'eau de toutes parts ; ils ont perdu 20 hommes sur les 150 de l'équipage et à ce moment critique deux vaisseaux de renfort arrivent aux corsaires. Le capitaine fait alors hisser le drapeau blanc. Les corsaires les font prisonniers, et les voilà voguant en Barbarie, enchaînés à fond de cale. Mais le destin veillait sur De la Martinière ; en effet le chirurgien des corsaires avait été tué et De la Martinière ayant révélé sa qualité, se trouve engagé comme chirurgien, au service des corsaires.

Peu après, ils débarquent à Salé, retraite des

corsaires ; ils sont emprisonnés et deux jours après, menés au marché des esclaves. De la Martinière est acheté 200 patagons par le Capitaine des Corsaires Capoutan Chétier Déli, ce qui signifie Capitaine Georges le Diable. Ce dernier le traite bien et lui promet la liberté bientôt ; toutefois « il lui fit mettre par un serrurier un petit cep au pied droit et une chaîne, le tout pesant une livre au plus. »

Voici De la Martinière esclave ; une nouvelle vie commence pour lui ; il est bien traité, bien considéré, il est en effet le chirurgien des corsaires et c'est à ce titre que pendant nombre de mois il va prendre part à leurs croisières, à leur vie et à leurs batailles. Il raconte lui-même les détails de toutes ces sorties. Dans une première croisière, c'est la prise d'une barque espagnole avec 20 passagers, la prise d'un vaisseau français qui ne se défend point ; trois jours après, c'est l'attaque d'un vaisseau anglais qui riposte tant et si bien que les corsaires fuient avec des dégâts et des morts ; ils sont poursuivis jusque dans leur repaire. Dans la seconde croisière il raconte l'attaque d'un vaisseau hambourgeois, celle d'un vaisseau hollandais, possédant 28 canons ; les corsaires ne peuvent l'avoir que par ruse et on décide l'abordage ; une lutte vive s'engage ; 40 corsaires sont tués, mais ils gagnent la bataille. Pour se distraire à bord, après le combat, on prend un gros allemand et on le jette à l'eau et cela 5 ou 6 fois au milieu des rires des corsaires devant la mimique de ce pauvre homme.

Dans une troisième croisière, on franchit Gibraltar. La crainte d'être attaqué fit mettre les corsaires en prière : et « l'écrivain de notre vaisseau se mit à crier : La, Illah, Illellah. Sitôt qu'il eut proféré ces paroles, il fit allumer quantité de chandelles de cire qu'il attacha sur tous les canons ; à laquelle action tous les Mahométans se prosternèrent, faisant leur

prière accoutumée, se lavant les parties honteuses, la bouche, les narines, les yeux, la nuque, les pieds, les mains, la tête, tantôt gémissant, tantôt riant, tantôt faisant la moue, la grimace, se levant, se remettant à genoux, allant, clochant, soufflant autour d'eux, faisant des signes, posture d'yeux, de tête, de bouche, que cela obligeait de faire rire le plus mélancolique des chrétiens. » Une tempête survint ; l'écrivain du bord fit le sacrifice : « Il coupa un mouton tout vif en quatre quartiers, un desquels il jeta en mer vers la poupe, l'autre vers la proue, l'un à tribord, l'autre à babord pour apaiser la mer. » Malgré le sacrifice, le navire fit naufrage ; le capitaine, patron de de la Martinière, périt en mer ; ils arrivèrent à Malaga. Ils étaient libres.

Voilà donc De la Martinière libéré ; disons qu'il remporte à ce moment un grand succès dû tant à son âge qu'à sa qualité de chirurgien si jeune : « La principale femme du lieu n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, qu'elle me prit par la main me menant en son logis et qu'il fût assiégé par une multitude de femmes et de filles pour me voir, désirant toutes m'avoir chez elles comme Proserpine et Vénus ont eu Adonis. »

Après toutes les réjouissances données en l'honneur de leur délivrance, la ville de Malaga les rapatrie ; on leur donne deux pistoles à chacun et de la Martinière est embarqué sur un navire faisant voile vers la Sicile. Mais cette liberté devait être de courte durée ; en effet le 2^e jour de la traversée, on rencontre encore des corsaires. Après délibération, les corsaires acceptent 21.000 patagons et le bâtiment en promettant de les débarquer en terre chrétienne ; en réalité, ils sont emmenés prisonniers et esclaves à Tétouan. Dans cette ville, de la Martinière devient esclave du Roi, il cache alors sa qualité de chirurgien, il est affecté au service de

la cuisine ; mais il y exerce son esprit railleur ; il se moque de ses compagnons maures « il se croit, dit-il, en enfer avec les compagnons de Belzébutli » aussi reste-t-il 15 jours seulement pour passer sous les ordres du sommelier. Là, il est choyé, gâté, tandis que ses compagnons d'esclavage moisissent dans d'infects cachots remplis de vermine ; il profite d'ailleurs de sa situation exceptionnelle, pour apporter, en cachette, de la nourriture à ses camarades.

Mais il reste peu de temps à cet emploi, quelques mois sans doute ; le roi de TÉTOUAN le donne en cadeau au roi de COUQUE. C'est durant le voyage, que de la Martinière révèle sa qualité de chirurgien ; en effet, un homme de la suite du prince est attaqué et mordu par un serpent. De la Martinière tue le serpent puis il l'ouvre, en tire le fiel qui était en sa poitrine et avec le fiel, panse les plaies du soldat qui guérit. Ce petit fait vient aux oreilles du roi, qui le donne à son fils comme chirurgien. Dès lors de la Martinière a toute liberté, il mène une vie paisible, sa grande occupation est la chasse à la panthère. Pour cela : « l'on attache des pots de terre dans lesquelles est de la matière fécale, laquelle étant échauffée par le soleil, la panthère en étant friand, sentant cette odeur, ne manque pas d'aller où sont les pots. »

La guerre éclate entre les Couquois et les Algériens et de la Martinière suit, comme chirurgien, le fils du roi de Couque qui part à la tête de 15.000 hommes. Les Couquois sont battus, de la Martinière fait prisonnier ; il est interrogé par l'aga qui est surpris de son talent et de sa jeunesse ; il a en effet 14 ans. Les troupes des vainqueurs font une entrée triomphale à Alger, portant les trophées sanglants de leurs ennemis : « Les janissaires allèrent au lieu où étaient les morts et ayant trouvé cinq cheiks morts les écorchèrent jusques aux têtes, lesquelles

séparées du corps, furent mises au haut d'autant de piques, les peaux étant remplies de paille. »

A Alger il est donné comme esclave à Scander Sere-meth médecin du Bassa ; avec lui, il commence des recherches sur la pierre philosophale ; les expériences durent peu. Disons qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne devint bourreau, pour exécuter un mahométan par la strangulation : Car c'est la coutume de choisir un esclave chrétien, pour que le mahométan meure de la main d'un chrétien. Durant les deux années qu'il va rester chez les Algériens, de la Martinière redevient chirurgien des Corsaires, les accompagnant dans leurs expéditions. De plus, il fait un voyage traversant la Numidie et allant « dans le pays des Nègres proches du lac Targast » il accompagnait un régiment qui était chargé de faire payer la taille à tous les douars.

Enfin c'est au cours d'une croisière qu'il fut délivré par les chevaliers de Malte. De la Martinière a 16 ans et son temps d'esclavage qui a duré 7 ans est enfin terminé. De Malte, il gagne Naples ; là, il entre à l'hôpital de l'Incurable, en qualité de carabin de Saint-Cosme ; il y séjourne 6 mois ; puis il se rend à Rome où il fréquente l'hôpital 6 mois durant. Il part pour Milan, où il reste 2 mois ; de là il se rend en Allemagne ; enfin il rentre en France à Paris ; il a 18 ans environ « il y trouve sa mère et ses autres parents en bonne santé qui croyaient que les loups l'avaient mangé ».

Ainsi donc, de la Martinière fut absent de la maison maternelle de 9 à 18 ans. Sa jeunesse fut des plus mouvementée et c'est lui-même qui fit sa propre éducation en écoutant et en observant. Il visita ainsi toute l'Afrique du Nord, en passant successivement aux mains des corsaires de Salé, à ceux de Tétouan, au service du roi de Couque et de son fils, à celui

enfin des Algériens. Il connaît l'Espagne, le Portugal, la Méditerranée qu'il a parcourue comme chirurgien des corsaires. Il a été en Numidie ; il connaît Naples, Rome, Milan ; il va en Allemagne. Tel est le bilan des voyages de ce jeune homme à peine âgé de 18 ans.

Que rapporte-t-il de son voyage ? Il a observé les mœurs des Musulmans et c'est ainsi qu'il nous en donne maints détails et notamment sur les supplices courants en ce pays. Quinze jours après son arrivée à Salé, il assiste au supplice de l'empalement que l'on faisait à un voleur d'esclaves. « Il était dans une telle rage qu'étant ainsi embroché comme un coq d'Inde, hurlant comme un chien. Il s'égratignait le visage du côté que le pal ne passait pas, avec tant de courage que la peau en était arrachée, s'ôta un œil de la tête et demeura ainsi en vie trois jours environ. » Il raconte plus loin une fustigation infligée à un esclave français dont le tort avait été de pisser contre une muraille : « Je vis apporter de grandes cruches d'eau qui furent jetées contre le lieu où il avait pissé pour le laver, afin d'en ôter la pollution ; les Mahométans croyant qu'il n'y a pas de plus grande infamie que de pisser contre la muraille, cela n'appartenant qu'aux chiens et non aux hommes ; aussi n'ai-je vu aucun autre faire cette action en Barbarie, pendant trois ans que j'y ai été esclave. »

Il nous décrit la falaque ; c'est la bastonnade sur la plante des pieds. La gange est le supplice des faux témoins et des parjures. Il assiste au supplice d'un musulman coupable de relation avec une esclave chrétienne : « Je vis, sur un âne, un turc monté à reculons, le dos tourné vers la tête de l'âne, tenant la queue pour bride et deux autres saucés qui le soufletaient l'un après l'autre avec une fressure de cochon ». Enfin il nous relate la crucifixion et l'em-

murage, « où le patient est muré jusqu'aux épaules, la tête dépassant. »

De la Martinière a touché durant ce voyage à l'histoire naturelle ; en effet il décrit avec abondance les reptiles du pays. Mais il ne nous donne aucun détail sur la pratique de son art chirurgical. Quels furent les soins qu'il donnait aux corsaires ? Nous ne le savons pas ; n'oublions pas, qu'il avait à cette époque de 12 à 15 ans ; les soins devaient être rudimentaires ; mais les corsaires ne devaient point être trop difficiles à ce sujet. Cependant de la Martinière avait déjà l'habitude des camps et de la chirurgie de campagne qu'il dut appliquer comme il l'avait apprise ; du reste, tous furent contents des soins qu'il a donnés et c'est déjà un résultat appréciable.

Telle est la première partie de la vie de Pierre Martin de la Martinière. Elle devait influencer sur toute sa formation médicale et sur son caractère. En effet, qu'apprenons-nous sur lui ? De 10 à 18 ans, sans maître, dépourvu de direction, livré à sa propre expérience, il est chirurgien, il panse les blessés et les traite d'après ce qu'il a vu, d'après ce qu'il lui semble raisonnable et de bon sens. Ainsi dès sa première formation, son acquit est dû à l'observation et toute sa vie, toutes ses œuvres seront empreintes de ce dogme de l'observation clinique, de l'étude minutieuse des malades.

Que découle-t-il de là ? Sa future doctrine empirique ; son principe en effet est l'observation et non la science vaine de la Faculté. Dès 18 ans, de la Martinière est donc voué à l'empirisme, qu'il pratiquera toute sa vie. Ajoutons qu'il n'a pas même commencé ses études médicales, mais la théorie est là déjà ; sa formation a précédé son éducation médicale. De la Martinière sera un adversaire de la Faculté, imbue de théories et de culture livresques.

En plus du point de vue médical, de la Martinière

s'est formé dans ce voyage en tant qu'homme. Est-il besoin de dire toute l'influence que peut avoir sur un caractère d'enfant, les aventures quasi-invraisemblables qui lui sont arrivées. Que lui ont valu ces années de captivité ? En plus de l'obéissance et de la discipline stricte, ces aventures lui ont donné un esprit de décision, le sens de la responsabilité, l'esprit de lutte pour la vie. Et l'on peut affirmer qu'après 9 ans d'esclavage, quand de la Martinière est rentré en France, ce n'était plus un enfant, ni même un jeune homme ; son caractère d'homme était formé ; son esprit médical l'était aussi, IL EST EMPIRIQUE et il le sera sa vie durant.

Ce sont là, les renseignements que l'on peut tirer de la lecture des œuvres de cet auteur et hâtons-nous de le dire, ces faits apportent un point nouveau ; si l'on consulte le PANCKOUCKE, la « Biographie Générale », on apprend que la Martinière a été aux Indes. Il n'en est rien ; en effet, à 10 ans, il s'est engagé au Portugal, comme chirurgien, à bord d'un navire dont la destination était les Indes, mais qui, capturé quelques jours après son départ ne devait jamais y arriver et le voyage aux Indes se borna à une longue captivité dans l'Afrique du Nord.

De la Martinière revint à Paris dans le courant de l'année 1652. Son désir de voyager n'est pas éteint ; il quitte de nouveau Paris. Il est à Montauban à la fin de l'année 1652 et fin février 1653 il se trouve à Copenhague.

C'est à cette date, que deux compagnies de navigation, fondées en 1647 par Frédéric III, appréciant les avantages du commerce de la Norvège, représentèrent au roi, que les bénéfices seraient encore plus considérables, si l'on avançait plus loin. Le Monarque, ayant prêté l'oreille à cet avis, autorisa la compagnie à équiper trois bâtiments.

Donc en 1653, de la Martinière est à Copen-

hague, il a vent du projet, il désire voyager ; pour lui l'occasion est trouvée ; il se fait recommander par un ami et le voilà engagé comme chirurgien de l'expédition. Tout est réglé en six jours. Le départ a lieu ; ils passent le Katgat ou trou du chat, détroit dangereux par ses écueils, compris entre Helseneur et Schagenbort. A trente lieues de Copenhague, un vent impétueux les fait reculer de dix lieues ; ils s'abritent pendant deux jours. Quelques jours après ils arrivent à Christiana ; dans ce pays, ils chassent l'élan.

Ils passent à Stafanger, à Berguen, à Drouthem ; là, ils visitent les mines de cuivre et d'argent. Les mineurs travaillent six heures par jour en automne et au printemps et neuf heures en été ; en hiver, ils ne travaillent pas ; en même temps, ils sont payés trois livres par jour. Au retour des mines ils sont pris par la nuit et s'arrêtent chez un paysan qui les fait dîner : « Après le souper, nous nous mîmes à boire comme des dragons et à fumer à qui mieux mieux, continuant cette débauche presque toute la nuit. Le paysan voyant que le maître mineur s'était saoulé pour lui faire honneur, fut tellement ravi, que cela l'obligea d'en faire de même. Etant en cet état, on leur fit une litière au milieu de la chambre, sur quoi on les coucha et je me mis auprès d'eux, en attendant le jour. »

Aussitôt revenus, ils mettent à la voile, mais deux jours après ils se trouvent au pays où les vents sont calmes. Ils s'adressent au sorcier pour avoir un vent favorable. « Ils entrèrent à notre bord, où y étant, nous convînmes avec eux pour le vent de la somme de dix kronen, qui valent vingt livres de France et une livre de tabac que nous leur donnâmes. Et eux, pour notre argent et tabac, attachèrent à un coin de notre voile du mât d'avant un lambeau de toile de longueur d'un tiers d'aulne, large de quatre doigts,

auquel il y avait trois nœuds, puis se retirèrent dans leur esquif pour s'en retourner. A peine étaient-ils partis que notre patron défit le premier nœud du lambeau ; ce qui ne fut *pas plutôt* fait qu'un vent de l'Ouest-Sud-Ouest s'éleva le plus agréable du monde, qui nous poussa. »

Après une tempête, qui dure quatre jours et met le navire à mal, ils accostent chez les Lapons danois. « Tant hommes que femmes sont de petite taille, mais renforcés et adroits et ont le visage large, plat, basané, camus, ont les yeux semblables aux cochons, les paupières fortement rétrécies vers les tempes, sont stupides, sans civilité et fort lascifs, principalement les femmes, s'adonnant à tout venant, quand elles le peuvent, à l'insu de leur mari ; sont vêtues, les unes de gros drap, les autres de peaux de rennes, ayant les bas de même et les souliers faits de peaux de poissons, les écailles y tenant. »

De Varanger, où ils le 12 mai, ils passent successivement dans le Mourmanskoïmore, puis chez les Lapons moscovites, le seize mai ils sont à Kila ; le 26 à Spitzberg ; là le soleil ne se couche plus, ils voguent dans les glaces. Ils arrivent à Papinougorod ; ils visitent les Samoyèdes, les Zembliens, qui adorent le soleil. Dans toutes ces escales, une partie de l'équipage s'enfonce dans les terres, emportant de la toile et du tabac, pour les échanger contre des peaux de bêtes. Et c'est ainsi qu'ils récoltent plus de 2.000 petits gris, 500 renards blancs, 120 loups, 200 martres.

Après ce voyage fructueux, ils rentrent à Copenhague, fin septembre 1653 ; à leur retour, ils sont reçus par le roi, qui les félicite chaleureusement.

Quelles idées de la Martinière nous rapporte-t-il de ce voyage ? Il a raconté la vie, les us et coutumes des pays qu'il a visités. Quel profit a-t-il tiré de ce voyage ? Quel influence eut-il sur son caractère et

sa formation ? S'il fût médecin de l'expédition, il fut avant tout commerçant. C'est lui, en effet, qui a dirigé les incursions dans les terres et qui a négocié l'achat des fourrures. Là s'affirme son sens pratique que nous retrouvons maintes fois dans son œuvre médicale. Ainsi à l'âge de vingt ans, de la Martinière s'affirme comme un esprit avant tout pratique ; il est dès lors tout naturel qu'il devienne charlatan, profitant de son renom, faisant sa réclame, écrivant des œuvres de vulgarisation, pour avoir un nom qui fasse autorité.

En résumé, ce voyage dans l'Europe du Nord lui inculque un esprit commerçant ; du point de vue médical, c'est un charlatan ; il le devient de par son éducation, de par les circonstances de son voyage.

Quelles furent les études de Pierre Martin de la Martinière ? Elles furent avant tout : acquisition d'expérience. Mais pour bien comprendre, il faut rappeler comment se faisaient les études au xvii^e siècle. La Faculté de Paris, donnait le grade de licencié et après la soutenance de plusieurs thèses, nommait au titre de docteur régent, qui donnait droit d'exercer à Paris. Les médecins des autres facultés n'avaient pas le droit d'exercer à Paris ; toutefois, exception était faite pour les médecins faisant partie de la cour royale. Ces faits nous expliquent la carrière de la Martinière. En effet, en 1653, il rentre en France, en 1655 il fait un voyage en Angleterre et nous le retrouvons en 1658-59 dans la région de Rouen, à Formerie, à Beutôt, à Saint-Laurent en Caux, d'où il nous relate ses consultations médicales. Tous ces pays sont situés aux environs de Rouen ; c'est à Rouen même qu'il devait être installé ; et il dut prendre ses inscriptions médicales dans une faculté autre que celle de Paris, et, à cette époque, on sait que dans ces facultés secondaires, le titre de docteur était conféré en quel-

ques mois : rien n'était plus facile. Du reste de la Martinière critique l'enseignement de la faculté, disant que l'on peut être bon médecin sans être docteur et que l'on peut être bon chirurgien et bon apothicaire sans être maistré.

Fut-il célèbre dans la région ? Ou est-ce par relation qu'il devint chymique et opérateur ordinaire de Henri d'Orléans, duc de Longueville ? En tous cas, son premier volume « L'Empiric charitable » paru en 1662 à Rouen est dédié à Henri d'Orléans, dont il est médecin à cette date.

En 1664, de la Martinière habite Paris, il est médecin chimique du roi et pour arriver à cette place, il dut se servir du duc de Longueville, famille illustre qui doit son origine au comte de Dunois, batard de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI.

Nous avons cherché dans les dossiers du personnel de la Maison du Roi (Archives nationales) le nom de de la Martinière ; nous ne l'avons point trouvé ; il était donc médecin de la cour royale, mais non payé ; c'était un titre purement honorifique, qui avait son importance ; il lui donnait, en effet, le droit d'exercer la médecine à Paris.

Devenu médecin du roi, de la Martinière habite Paris ; en 1665, il est rue de la Coutellerie ; l'année suivante, il habite rue de Gesvres, actuellement quai de Gesvres, paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie. Cependant, il ne resta pas constamment à Paris ; il a été au Piémont, chirurgien major du régiment de Piannez ; il va en Irlande, à Dublin ; en Hollande, à Amsterdam. Enfin en 1668-69, il fit plusieurs voyages à Rouen, il en profite pour donner des consultations. A partir de 1669, il existe peu de détails sur lui ; il est utile cependant d'analyser deux actes royaux qui donnent quelques indications. Il s'agit :

d'une part, d'une donation faite entre de la Mar-

tinière, médecin du roi et Florence Ansard, son épouse ; c'est une donation mutuelle datant du 4 juillet 1666.

d'autre part, un factum pour Marie Vincelot veuve d'André Hérault, Pasquier Justeau et consors appelant, contre Joseph Terrisse, cessionnaire des nommés Le Perlier intimés, ayant repris l'instance en leur lieu. Il s'agit d'un appel d'une sentence du baillage de Tours, datée du 4 août 1681, par laquelle, sur la demande en revendication intentée par les auteurs des appelants de la terre du Paradis contre les nommés Deniau, la veuve Goffin et Roche Dolin, tous détenteurs chacun d'une partie d'icelle.

Expliquons-nous ; de ce factum, il ressort que de la Martinière avait trois souches de neveux et nièces :

celle de René Vincelot,

celle de Lucrèce Vincelot, épouse de René de Lugré,

celle de Marie Vincelot, épouse Jacob Le Perlier.

En 1656 de la Martinière donne de son vivant, sa terre du Paradis (valeur 6.000 livres) pour être partagée de moitié entre ses deux premiers neveux mais l'usufruit en revenait à Georges de Saint-Charles, religieux carme. Cet acte disait aussi qu'un don de trois mille livres avait été fait aux Le Perlier, troisième souche. En 1676, de la Martinière meurt, en 1677, Georges de Saint-Charles meurt. Les héritiers firent valoir leur droit pour posséder la terre du Paradis ; mais à ce moment plusieurs particuliers s'en disent propriétaires. On plaide. Les appelants sont déboutés, car leur requête est mal fondée ; en effet, de la Martinière avait acquis la terre du Paradis du sieur de Toulans, seigneur de Saint-Cir, en échange de 6.300 livres en *principaux de rente*, à prendre sur plusieurs particuliers ; mais la terre était chargée de redevances ; la vente fut résiliée ; le sieur de Saint-

Cir rentra dans sa terre. La donation de de la Martinière aux appelants est donc devenue nulle. Le jugement rétablit l'égalité entre les héritiers : à chacun est donné 5.000 livres, soit en nature, soit à recevoir l'équivalence en rente.

Que conclure de ces faits ? Nous trouvons d'une part, une donation mutuelle entre de la Martinière et une demoiselle Ansard, son épouse, faite en 1666. Nous trouvons, d'autre part, une donation faite à ses neveux Vincelot en 1656. La logique nous entraîne à dire que de la Martinière fut marié deux fois ; il se marie une première fois avec une demoiselle Vincelot, laquelle a un frère René et deux sœurs Lucrèce et Marie Vincelot. La seconde fois il épouse une demoiselle Ansard. Une fois remarié, il fait une donation mutuelle, afin que ses neveux venant du premier lit ne viennent pas contester l'héritage à sa seconde femme.

Ces faits sont-ils exacts ? Nous ne l'affirmons pas ; mais vu les deux actes royaux, ils semblent logiques et nous concluons que de la Martinière eut deux épouses légitimes.

Que fut la fin de sa vie ? Les détails manquent. Il mourut en décembre 1676, il avait à peine 43 ans.

Pierre-Martin de la Martinière est-il un ancêtre de Germain-Pichault de la Martinière (1696-1783) qui fut premier chirurgien de Louis XV et de Louis XVI, qui, successeur de La Peyronnie contribua à la fondation de l'Académie royale de Chirurgie ? Nous ne le pensons pas. En effet, de ses deux mariages, il n'eut pas d'enfants, s'il en avait eu, ses neveux et nièces n'auraient pas attaqué son testament, car l'héritage revenait de droit à ses enfants. Il dut être fils unique ou bien s'il avait frères et sœurs, ceux-ci n'eurent point d'enfants, car ces enfants, venant du côté de de la Martinière auraient

été mentionnés dans le procès fait par ses héritiers à sa succession.

De cet exposé ressort que de la Martinière était le seul représentant du nom et qu'il n'y existe aucune parenté proche avec Germain-Pichaut de la Martinière.

Un autre problème se pose. De la Martinière se dit cousin de Saint-François de Sales. Malgré nos recherches nous n'avons pas pu vérifier cette parenté ; il faudrait consulter les bibliothèques genevoises ; le temps nous a manqué, mais nous espérons bien combler plus tard cette lacune.

De la Martinière eut une carrière médicale heureuse et fleurie. Il le doit à son bon sens, à ses qualités ; il sut flatter adroitement les Grands, pour obtenir d'eux les avantages du titre et de la fortune. Citons : « Explication du Feu de la Saint-Jean dressé par ordre de Messieurs les prévôts des marchands et échevins de la ville de Paris. » « Après qu'Hercule eût fait voir sa force et sa générosité tant sur terre que sur mer, pour se montrer le garant des gens de bien, ayant affranchi tout le monde ; pour mettre fin à ses travaux, se reposa sur une de ses colonnes. Notre grand roi ne peut être mieux représenté que sous cette fiction, puisqu'ainsi que Hercule, après avoir exposé sa vie à tant de hasards pour le bien public, ayant déjà surpassé ses devanciers, par les actions, que son grand courage et sa magnanimité, ont fait paraître dans toutes ses entreprises et particulièrement dans ses dernières conquêtes, ce qui lui a fait acquérir un renom immortel parmi toutes les autres nations. Après ces pénibles et généreux travaux, il est bien juste, qu'à l'exemple de cet Hercule, il se repose sur la colonne de sa valeur héroïque. Cette figure d'Hercule, prise sur le modèle des anciens Gaulois, qui le révéraient comme une divinité et adoraient en lui la force, la prudence et la justice.

Nous n'en devons pas moins faire à l'endroit de notre invincible monarque, puisque outre ses belles qualités d'oint de Dieu et de Dieu terrestre, par sa prudence et sa justice, après s'être rendu redoutable à ses ennemis, travaillant pour la conservation de ses états et de ses peuples, et par ses ordonnances et ses lois ayant réprimé légitimement les perturbateurs du repos des autres, ne voulant pas faire comme Pyrrhus conquérir et ne rien garder, ni comme Alexandre être la ruine de ses amis aussi bien que de ses ennemis, mais comme Charles-Martel, Pépin, Charlemagne, Saint-Louis et les autres aïeuls, emporter dans l'éternité ces glorieuses qualités de prince juste, restaurateur, et père du peuple. »

Disons aussi cette prophétie, datée de 1637, qu'il dit avoir trouvé dans un antique cabinet et qu'il adresse au roi. Nous ne savons pas si l'auteur n'est pas de la Martinière lui-même.

« Cette grande prophétesse et reine d'Ecosse, qui est décédée, dit Onuphrius, l'an 521 et Sigebert l'an 518, en ses révélations qui commencent « Me cogitis fratres », nous apprend que le royaume de France, de païen encrapaudé, fait chrétien fleurdelisé, est le jardin du plaisir de Dieu, le champ bien aimé du ciel, plein de bénédictions et parsemé de fleurs de lys d'or réduites à trois. La première déclare que le roy de France est le fils aîné de l'Eglise. La deuxième, qu'il est la colonne de la chrétienté, faite d'une seule pierre de marbre, taillée dans la montagne, faite sans œuvre de mains d'hommes, c'est l'Eglise catholique. Et le troisième lys, qu'il est le défenseur de Jésus-Christ, portant en sa tête une couronne de lys de très agréable odeur.

Une autre prédilection dit : un roy très chrétien sorti de noble lys de France, en l'âge de 30 à 40 années établira par sa prudence, une paix générale, parfaite concorde et union entre rois et princes chré-

tiens. Une autre ancienne prédiction dit : un roy couronné de lys détruira les enfants de Brutus c'est-à-dire les Turcs. Les Ephémérides qui lisent dans les astres disent que les Turcs, qui en l'an 1453, le 20 mai, se sont emparés de l'empire et de la ville de Constantinople, sous le dernier empereur grec Constantin XI croient par leurs anciennes prophéties et traditions, que dans 200 ans après ladite prise de Constantinople, un roi de France doit leur ôter leur empire mahométan et toutes leurs mosquées. etc... »

C'est là un hommage flatteur surtout pour le Roi Soleil.

Terminons en essayant de bâtir le caractère de de la Martinière. La reproduction de son portrait nous montre de la décision, de la franchise, de la loyauté, de la hardiesse. Il est toujours heureux, tout lui va, il ne proteste jamais contre le sort, il est inébranlable de bonne humeur. Tels sont les traits dominants.

Charlatan, il le fut ; mais nous insistons sur une particularité ; ce fut un charlatan honnête, consciencieux, visant avant tout au soulagement des malades. Il fait sa réclame, c'est entendu ; mais quel médecin, aux prises avec les difficultés de la vie ne vante pas légèrement son talent, faisant ressortir les succès de sa clientèle ? De la Martinière ne fait pas autre chose ; c'est le but que nous nous proposons dans le chapitre suivant : Comment de la Martinière pratiqua l'art médical ?

Comment de la Martinière pratiqua l'art médical

De la Martinière fut honnête et consciencieux : il soigna les malades avec les ressources restreintes de l'art médical et de la thérapeutique connues au xvii^e siècle. Nous voulons montrer ici toute sa conscience, tous les soins dont il entoura ses malades.

Il y eut toujours dans l'exercice de la médecine des gens honnêtes et des gens de peu de conscience. Aujourd'hui ce sont les médecins « marrons » autrefois ce furent les charlatans.

De la Martinière s'élève contre eux avec une vigueur extrême dans son œuvre « l'Opérateur ingénu ». Il va multiplier et accumuler les détails, les documents à leur sujet.

Et d'abord d'où vient ce nom de charlatan ?

« Caelius nous raconte que ce nom de charlatan provient des habitants d'une ville qui fut rasée par les Romains, nommée Ceretum, laquelle était située entre les villes de Spolète et Nursie, lesquels habitants n'ayant plus rien s'épandirent par toute l'Italie, attirant l'argent du peuple par le moyen de certaines sciences vaines et superstitieuses qui fit que les autres Italiens les voyant ainsi vagabondant, changèrent leur nom de Ceretaus, leur donnant celui de charlatani qui veut dire charlatan, lequel nom est si usité par tout le monde que l'on en appelle ainsi les piqueurs, hableurs et faux médecins. »

Cette étymologie est-elle exacte ? nous ne l'avons pas recherché : en tous cas, elle est originale et elle montre que l'auteur veut faire une œuvre complète sur les charlatans et les écraser déjà par sa documentation.

Voilà donc ce que pense de la Martinière de l'origine des charlatans et il va réfuter les arguments de ceux-ci, qui se prétendent descendants de Saint-Paul. Ils s'appellent en effet « Figliulo d'lla caza di Santo Paul », (fils de la maison ou race de Saint-Paul) ; comme Saint-Paul ils prétendent guérir les morsures des bêtes venimeuses.

De la Martinière s'engage dans une lutte âpre et serrée pour démontrer la fausseté de leur origine et leur dire :

« Les charlatans font partie d'une certaine race, appelée en Italie les Marsoettes, laquelle vient de Marsus fils de Circée, qui était une des fameuses sorcières de son temps ; or, Saint-Paul descend des Hébreux, de la tribu de Benjamin et déjà aucune ascendance n'est possible entre les Marsoettes et Saint-Paul. »

De plus les ancêtres et les descendants de la tribu de Benjamin d'où est issu Saint-Paul ont été tous et toujours éprouvés par le venin de serpents. De tous, seul, Saint-Paul a eu le pouvoir de guérir ces morsures ; pourquoi donc ce pouvoir aurait-il été attribué aussi à ces Marsoettes ?

Enfin cette race était en renom en Italie bien avant la naissance de Saint-Paul ; c'est là le troisième argument.

Toute cette discussion nous paraît superflue et un peu enfantine ; toutefois elle entre bien dans le cadre des idées du xvii^e siècle, où l'on discourait beaucoup sur des idées analogues et souvent sur des sujets de bien moindre importance.

Enfin de la Martinière va flétrir les charlatans qui sont des médecins malhonnêtes :

« Les uns ne font que faire afficher et faire donner des billets pour faire savoir leur science ; certains vont de ville en ville ; les uns font la pierre ; d'autres sont bandagistes ; d'autres, dentistes ; d'autres font la parade pour vendre un remède qui

guérit tout. Lesquels, sous ombre de petits secrets de bonne femme qu'ils possèdent, se vantent de guérir toutes sortes de maladies et plusieurs autres et souvent, ils n'en savent guérir aucune, ne faisant qu'entreprendre de les guérir, tirant toujours argent et lorsqu'ils voient que leur friponnerie est découverte, ils vont en un autre endroit où ils savent qu'on ne les connaît pas. »

Les dédicaces de ses œuvres sont toutes adressées à de grands seigneurs ; il les flatte souvent ; citons celle de « l'Empiric Charitable » paru à Rouen en 1662 et adressée à Henry d'Orléans duc de Longueville :

« Quand je considère que de toute éternité l'idée de votre naissance règne dans l'entendement du souverain auteur de la nature et que dans l'ordre de sa prescience il a établi votre puissance sur la terre, vous ayant fait naître un des plus puissants du monde, accompagné de toutes les vertus et perfections que peut posséder un illustre prince comme vous ; j'espère que votre altesse aura la bonté d'agréer la très humble prière que je lui fais, d'accepter ce petit livre intitulé.... »

Citons encore la dédicace du « Naturaliste Charitable » paru le 2 janvier 1666 et adressée à Messieurs les Administrateurs de l'hôpital du Saint-Esprit à Paris :

« Qui ne doute que vous ne possédiez toutes les vertus ? vos héroïques actions en rendent tous les jours des preuves et des témoignages irréprochables... Disons que c'est le Saint-Esprit qui vous administre par sa communication. »

Que de flatteries. Faut-il en être surpris ? Non ; ces faits étaient monnaie courante à cette époque vis-à-vis des Grands. Qui ne le faisait point était mal jugé, souvenons-nous simplement des difficultés qu'eut à surmonter La Fontaine qui se permit de

critiquer assez vertement le régime sous lequel il vivait.

Malgré tout, de la Martinière se fait une publicité ; il ne manque pas d'insérer dans ses œuvres les remerciements et les louanges de ses contemporains et nous pouvons lire.

Que De Valdauid le loue pour sa lutte contre les charlatans :

« Toi qui comme leur chef connoist leur piperies »
« Tu ne sçauois souffrir près de toi ces menteurs »
« Puisque ton docte esprit passant tous orateurs »
« Montre par tes écrits toutes leurs fourberies »

Du Pelletier lui adresse un sonnet dans lequel il lui exprime sa confiance et son admiration :

« J'estime son sçavoir et j'admire sa vie »
« Il peut par ses secrets étouffer tous vos maux »
« Comme il sçait étouffer le monstre de l'envie. »

Enfin Le Camus, procureur au Châtelet, ne manque de le féliciter pour son traité des antidotes, paru le 23 mai 1665, car il divulgue ses secrets pour le bien des hommes.

L'auteur n'omet donc pas de citer ces faits au début de ses ouvrages. Faut-il voir ici autre chose que l'avant-propos de nos éditions modernes ? Il ne nous semble pas.

Disons enfin que de la Martinière se pose aussi devant le public. Dans son livre intitulé de l'Empiric Charitable, il ajoute à la suite « Très utile pour la santé du public ». Dans son traité des antidotes, nous lisons toute la liste de ses spécialités médicales : il guérit les maladies, il fait la taille ; par la sonde, il distingue les causes des rétentions ; il guérit les loupes, les hernies par bandages ou par opération ; il traite le bec de lièvre, la cataracte ; il guérit la maladie secrète sans tenir la chambre, sans que la personne qui vous fréquente s'en aperçoive.

Faut-il conclure de là que ce médecin fût un charlatan ? Semblables faits sont couramment pratiqués par les médecins de cette époque, même par les plus honnêtes d'entre eux. De la Martinière ne veut faillir ni à la tradition, ni à son époque.

Et déjà, l'honnêteté de de la Martinière nous paraît incontestable.

Mais pourquoi va-t-il divulguer ses secrets ? Car c'est à l'exemple des animaux, qui ne les cachent point aux hommes ; il faut donc prendre modèle sur eux et nous aussi faire connaître nos secrets pour le grand bien de l'humanité. Il nous cite divers exemples des bêtes :

l'élan étant tombé dans le mal épileptique se frotte l'oreille de son pied gauche de derrière ; après sa mort, ce même pied pourra servir à pareille maladie ;

le cerf, lorsqu'il se voit caduc, mange un serpent pour se rajeunir ; et nous devons faire de même ;

la mustelle allant combattre le basilic se préserve de son venin en mangeant des feuilles de rhûe ;

les serpents se frottent aux orties, quand il sont blessés ;

le hérons et les grues, quand ils sont constipés, s'emplissent le gosier d'eau et se mettant le bec dans le fondement, en soufflant, se clystèrent ;

les chèvres percent les apostumes qui sont à leur chair pour en faire sortir le pus ;

Et de la Martinière conclut : pourquoi, vous et moi en particulier agirions-nous autrement puisque la nature nous donne l'exemple de tout mettre en œuvre pour le bien de nos semblables ?

De la Martinière va dès lors donner ses préceptes ; il base tout sur l'observation clinique et c'est là le fruit de son éducation et déjà de son expérience, car il parle en 1664-1668, à l'âge de 30 et 34 ans ; à ce

moment il a voyagé, il a vu des malades, il a pour lui sa propre expérience.

Son examen du malade est des plus soigneux, des plus minutieux ; il va rechercher les moindres détails qui peuvent avoir leur importance et nous fait insister sur ce mode d'examen. C'est dans son traité « L'ombre d'Esculape » (privilège du Roy, 11 novembre 1664) qu'il donne ses conseils.

L'œuvre est un dialogue supposé entre lui et Esculape ; après de nombreuses considérations sur la saignée, où il montre d'ailleurs en quoi il est révolutionnaire, en ne saignant pas systématiquement tous les malades, mais en réservant cette méthode à certains seulement, de la Martinière nous expose sa méthode d'examen :

Il voit la partie affligée, examine son tempérament, sa forme, sa nature ;

il regarde : l'âge

le sexe

les forces

Le tempérament

le début de la maladie, si elle a augmenté ou diminué ou varié ;

il interroge sur la profession, sur le pays du malade ;

il fait un examen approfondi de l'habitation du malade, de l'air, de la saison, de la constitution du ciel.

Qu'avons-nous à critiquer dans cette méthode ? Qu'y manque-t-il ? un élément peut-être ; les antécédents du malade ; mais disons-nous bien qu'en ce temps les notions d'hérédité, de diathèse étaient fort mal connues. D'ailleurs, lui-même ne nous parle-t-il pas du tempérament du malade ?

Déjà de la Martinière affirme le triomphe de l'observation clinique, de l'étude soignée, minutieuse du malade. Du reste le titre du volume nous indique

d'emblée son système : « L'opérateur ingénu ». C'est la qualité exigée : le clinicien ingénu, jeune et très indépendant, non imbu de théories, qui se place en face du malade, l'examine et avec sa raison, son bon sens va élucider le problème devant lequel il se trouve ; pas de mots doctes et incompréhensibles, mais l'observation du malade, une thérapeutique pour le soulager.

Il s'élève avec violence contre les théoriciens « qui répètent ce qu'ils ont appris dans leurs cahiers et accumulent les erreurs ; » mais au contraire il est de bons et consciencieux opérateurs, qui parcourent le monde pour connaître le tempérament de chaque contrée et recherchent avec peine les secrets de la nature cachée. Il nous faut donc voyager et non faire comme les ignorants qui restent au coin du feu et n'écrivent que par ouï-dire. »

De la Martinière suit là l'exemple des anciens médecins, la tradition de Rabelais et d'Ambroise Paré ; car lui-même a voyagé.

Quelles furent les idées cliniques de de la Martinière ? Comment décrit-il les maladies après avoir donné son mode d'examen du malade ?

Il insiste assez longuement sur l'importance de la céphalée ; en effet, tous les organes ont une action sur la tête qui est le trône de l'âme : « Tout ainsi que le feu qui fait remonter les fumées aqueuses qui sont encloses dans l'alambic au haut de son chapiteau, faisant une humeur soit eau ou huile, laquelle après tombe dans le récipient. Or il est à remarquer que si cette vapeur enclose dans l'alambic était empêchée de sortir et le feu allumé, de là ferait casser l'alambic et les drogues qui sont dedans. De même des vapeurs qui sortent de notre corps et qui doit être comparé à un alambic, lorsqu'elles montent à la tête qui doit être comparée au chapiteau de l'alambic. » Il analyse et énumère toutes les

causes de la céphalée : si elle vient d'humeur et vapeur chaude, on la traite par la purge et la saignée ; quant à la céphalée de l'ivrognerie, si l'intoxication persiste, on observe : tremblement, convulsions, perte du jugement ; après un traumatisme, la céphalée se fait volontiers ressentir toute la vie.

« Celle provenant de la plénitude du sang laquelle se remarque en ce que le malade a plénitude de tête, la face et les yeux rouges, son pouls est grand et véhément, ses veines tant grosses que petites et qui ne se voyaient point sont tendues, avec battement des veines temporales ; si l'on ne fait prendre de bons lavements ramolians et réfrigérents et que l'on ne saigne le malade, cette douleur de tête pourra se porter en phrénésie. La migraine est semblable à la céphalée, se dissipant parfois avec l'âge ; mais quelques fois s'augmente-t-elle avec l'âge. »

Ses remarques sur le vertige sont des plus judicieuses : « Le tournoisement de tête se reconnaît à ce que le malade a un éblouissement de vue et tombe. Si le tournoisement de tête atteint quelque personne âgée, c'est un présage qu'elle sera attaquée d'apoplexie ou d'épilepsie et celui qui en est attaqué doit se purger souvent. »

Il parle des maniaques qui sont plaisants, grands parleurs, et riant souvent. — La puanteur de l'haleine est due à une cause locale ou à une cause gastrique. Les apostumes des gencives relèvent de caries dentaires. Citons ses idées sur l'épistaxis : « Il faut remarquer que lorsque la passion vient du cerveau, en éternuant, le sang vient par les deux narines ; si elle vient du foie, on a une petite douleur au côté droit et le sang vient de la narine droite ; si elle vient de la rate, le sang vient de la narine gauche. Si elle vient aux femmes, elles ont une petite douleur au nombril et le sang leur vient par les deux narines ; or il faut prendre garde d'arrêter

ces passions car quelquefois la nature se voyant attaquée de quelque maladie par la violence du sang, elle le met dehors. »

Il parle de la toux. La toux, qui dure un an et demi, deux ans, mènera son malade au tombeau ; ainsi que celle qui est invétérée et dont le crachat est sanguin. Le crachement de sang vient de plusieurs causes et de plusieurs parties ; comme des ulcères du poumon et de la poitrine ; du foie de la rate, de veines et artères rompues, de l'estomac, de l'oesophage, de la tête et des dents. Celui qui vient du poumon est reconnu en ce que celui qui en est affligé jette par la bouche, en toussant, un sang écumeux. »

Il existe deux sortes de pleurésies : l'une chaude, qui évolue vers l'empyème, grave, à inciser ; l'autre froide, chez un malade débilité, qui doit prendre de bons aliments et qu'il faut se garder de saigner.

Ses remarques sur l'ictère chronique ne manquent pas de sens clinique : « Il y a trois sortes de jaunisse : la jaune, la noire, la verte. La jaune est la plus facile à guérir ; puis la verte, mais la noire est mortelle. »

Il nous parle du cancer ; celui de la face est un « Noli me tangere » et de pronostic relativement bénin, il a une marche plus lente ; la remarque est bien fondée, on sait aujourd'hui que cette bénignité tient à la nature histologique, ce sont des épithéliomas baso-cellulaires.

Citons encore quelques remarques cliniques : l'alopécie vient de la vérole ou de la pelade. Il ne semble connaître que le panaris osseux qui mène parfois à la mort. L'anthrax est décrit avec son aspect typique et laissant ensuite un ulcère. Il existe trois sortes d'erysipèle, simple, ulcéré, phlyctides ; ce sont les érysipèles suppurés et phlycténoïdes.

Le stéatome est du suif enveloppé dans une mem-

brane ; l'athérome, une boulie dans une membrane ; le mélicère, du miel enfermé dans une membrane. La varice est une dilatation veineuse ; l'anevrisme est une tumeur de l'artère. Quant aux plaies, il nous décrit : l'écorchure, la piqûre, la contusion, le déchirement, l'arrachement.

De la Martinière, au cours de l'année 1668, eut à soigner une maladie de type infectieux aigü, que l'on rangeait dans les maladies pestilentiellles : « Elle ne produit ni bubon, ni fleurs putrides, elle est différente des fièvres passées et il n'y a point à appliquer la médication classique. » Il s'agit, sans doute d'une épidémie grippale ; de la Martinière la juge différente des épidémies passées ; c'était une opinion qui n'avait pas cours à cette époque, mais qui était probablement exacte et qui mérite mention.

Joinville fait la première relation du scorbut, qui décima les troupes de Saint-Louis en Palestine ; mais c'est au xvi^e que l'on commença à le mieux étudier. En 1653, lors de son voyage dans l'Europe du Nord, de la Martinière en fut atteint ainsi qu'une bonne partie de l'équipage. Il décrit les symptômes suivants : céphalée, douleur à la gorge, gonflement des amygdalés, les gencives sont gonflées, saignantes, les dents ébranlées ; le malade se plaint de soif vive, de faiblesse. Il ne nous donne aucune notion pathogénique de la maladie ; son traitement est cependant judicieux, tout l'équipage est guéri en quinze jours par la surveillance de l'alimentation, qui sera à base de poisson frais ; il ajoute un peu de vinaigre et de la poudre de réglisse. A cette description, il n'y a rien à ajouter.

Comme tous les auteurs de ce siècle, de la Martinière s'est occupé du problème des maladies vénériennes. En effet, c'était, on peut le dire, depuis 1494, une maladie à la mode.

Résumons les idées sur la syphilis, depuis son

apparition en Europe. Le premier volume qui en traite est intitulé : « De epidemia, quam Itali morbum gallicum, Galli vero neapolitanum vocant. » Son auteur est N. Léonicus ; il paraît chez Alde en 1497. On décrit la syphilis comme une dermatose, on la traite avec de l'onguent mercuriel et ce traitement tout empirique réussit parfaitement. En l'espace d'un siècle, on en décrit les complications viscérales, les gommès, le mode de contagé et les diverses périodes d'évolution de la maladie. La chaudièpisse est considérée comme un prodrome de la syphilis. De la Martinière a les idées de son siècle ; toutefois il fait des réserves, bien plus, il s'élève violemment contre le traitement mercuriel dont il signale les tristes résultats ; en effet, si le vif argent peut guérir la maladie, il présente trop d'inconvénients, risquant de donner une maladie plus grave que la première : l'intoxication due au médicament.

Pour cet auteur, il existe quatre espèces de vérole : l'une fait tomber les cheveux ; l'autre donne de petites taches rouges et jaunes sur la peau ; l'autre donne des taches pustuleuses et ulcéreuses ; l'autre carie les os en donnant des douleurs. Il décrit assez longuement les douleurs, elles ne sont pas articulaires mais siègent dans toute la continuité des membres ; il s'agit de douleurs nocturnes ; ce caractère nocturne les distingue des douleurs de la goutte. Enfin il signale plusieurs cas de contagion de mauvaise nourrice à nourrisson. L'originalité de de la Martinière vient de ce qu'il a bien décrit les accidents du mercure : « Le vif argent pourrit les os, gencives, dents, le palais, il donne des tranchées, il arrête l'urine, il enfle le corps, il donne des paralysies. » Il nous parle de tous ces accidents avec des détails multiples, raconte maintes anecdotes qui sont autant de preuves tirées de son expérience ; bien plus, il fait un rapprochement et nous dit que

tous ces accidents sont analogues à ceux que l'on peut observer chez les peintres et il finit par un parallèle entre les intoxications mercurielle et saturnine.

Tout cet exposé paraît juste, clair, précis, les faits allégués semblent de la plus stricte exactitude et l'on doit conclure qu'à cette époque, le traitement mercuriel devait être pratiqué par nombre de médecins, de parti pris, sans contrôle, sans examen préalable du malade et aux doses importantes expliquant l'intoxication. De la Martinière n'est pas opposé à ce traitement, il en reconnaît les avantages, sa spécificité ; il s'élève contre lui parce qu'il est plus nuisible qu'utile au malade vérolé.

Mais comment soigner ? Selon les forces et le tempérament du malade, selon le siège initial du premier accident, selon les antécédents du malade qui peut avoir dans son passé pathologique des blennorrhagies ; il recherche : « les douleurs nocturnes, la chute des cheveux, les insomnies, les troubles urinaires, les pertes séminales, il examine les muqueuses en y recherchant les ulcères. Ensuite il examine les astres, la lune tout spécialement et selon sa position, il fait telle ou telle thérapeutique. »

Pour de la Martinière, il existe trois sortes de chaudières : l'une non causée par le coït, due au fait de monter à cheval ou d'avoir bu trop de bière ; l'autre due au coït excessif ; la troisième, due à l'acte vénérien impur. Dans son traitement, il insiste sur la continence : « On ne doit faire ni excès, ni trop boire, ni trop manger, ni trop travailler et le tabac est contraire. »

Telles sont les idées cliniques de de la Martinière. Dans cette énumération, nous avons insisté, chaque fois d'une idée originale s'est présentée à nous.

De la Martinière eut sur la pathogénie, les idées du XVII^e siècle. L'homme contient tout en lui, c'est

un microcosme. Les sens intérieurs sont au nombre de trois : « Le sens commun est celui qui aperçoit et reçoit les images présentes qui lui sont envoyées par les sens externes et les renvoie à la fantaisie. La fantaisie est un sens interne qui reçoit les espèces qui lui sont envoyées par le sens commun, lesquelles elle considère, ce en quoi elle est appelée fantaisie ; mais étant qu'elle retient et conserve ces espèces, elle est appelée mémoire. L'estimative est une vertu par laquelle même les choses qui ne sont point reçues par les sens extérieurs ne laissent pas d'être connus par elle. » Il existe de plus deux facultés : « La concupiscible est celle par laquelle la nature humaine désire ou veut éviter les objets. L'irascible s'élève et ôte les empêchements de sa poursuite et de ses désirs, brisent toutes les difficultés qui s'opposaient à elle. »

Après avoir posé ses principes, il va essayer d'expliquer les maladies. D'où viennent les maladies pestilentielles ? De quatre causes : « De la malédiction divine, des influences des astres, des exhalaisons de la terre, de la corruption de la substance. » La peste provient de certains vermineux qui s'engendrent dans la chair. Il explique le mal caduc : « Il y a trois espèces de mal caduc, savoir l'épilepsie qui provient d'une matière qui est dans le cerveau ; l'analepsie, qui procède d'une matière, qui est tant dans l'estomac et dedans les nerfs que dedans les artères, laquelle matière procède des fumées qui montent dedans le cerveau ; et la catalepsie qui provient d'une matière venant des extrémités du corps, comme des pieds, des mains et puis monte jusqu'au cerveau. »

Enfin citons quelques explications : « Les fièvres viennent d'une humeur qui refroidit la nature et sont causées d'un dérèglement d'humeur qui fait la bile noire. Les fièvres chaudes sont causées de l'abondance d'un bon sang qui se tourne en pourriture, en-

gendrant une humeur cacochyme. La folie est engendrée d'une humeur mélancolique, qui étant montée au cerveau infecte tellement la moyenne chambrette qu'elle ôte la raison. »

On voit, d'après ce bref exposé, que Molière, dans son « Malade imaginaire » n'avait pas menti, mais au contraire bien analysé les idées médicales sur la pathogénie. Elles nous font sourire, il est vrai ; mais demandons-nous avec modestie, l'attitude des médecins dans quelques siècles, quand ils liront les idées pathogéniques du xx^e siècle et d'ailleurs y a-t-il une si grande différence entre les humeurs peccantes et le milieu humoral ?

De la Martinière nous donne toutes ses formules magistrales, il le fait pour le grand bien du public et pour le soulagement des malades. Il utilise les pilules de Francfort, composées par un apothicaire de cette ville ; elles sont à base d'aloès, de rhubarbe ; elles purgent les humeurs qui affligent le mésentère, elles dissipent les obstructions du foie et de la rate ; plusieurs personnes se purgent toutes les quinzaines pour conserver la santé. L'onguent angélique ou royal est un emplâtre dans lequel on trempe des bandes ; c'est un produit merveilleux utilisé comme révulsif pour les douleurs musculaires, sciatiques, lumbagos, abcès et anthrax qu'il fait percer. De la Martinière a composé le baume de Saturne ; il est fait de feuilles de plantes incorporées dans de la graisse de porc ; c'est un corps gras qu'il emploie très volontiers dans les brûlures.

Il nous parle avec abondance du mithridat ; il vient des Egyptiens ; Thrismégiste est le premier roi qui composa des antidotes. Plus tard Mithridate compose son fameux antidote qui nous est parvenu : il recueillait des simples, les expérimentait sur des condamnés à mort ; et ainsi il s'aperçoit de la spéci-

ficité de telle ou telle plante pour telle ou telle piqure.

La pâte de Cyphéos fut composée par Démocrite, le philosophe ; Mithridate l'incorpora à son produit pour en renforcer l'action. La thériaque est due à Andromachus, premier médecin de Néron. Quant à l'orvietan, écoutons son origine : « Il y avait au dehors de la ville d'Orviète, un certain berger, pieux, qui pour aller à ses dévotions abandonnait son troupeau. Un jour, en revenant, il constate la mort d'un de ses moutons et de même les jours suivants. Il remarque qu'un mouton est piqué par une vipère ; il était enflé, mais il mange d'une certaine plante et il guérit. C'est avec cette herbe qu'il composa l'orvietan. »

Nous signalerons enfin quelques-unes des thérapeutiques de de la Martinière. Voici le traitement des cardiopathies : « Prenez le cœur d'un cerf tout chaud, lequel mettez infuser sur cendre chaude, l'espace de douze ou vingt-quatre heures, dans un pot de vin blanc ; puis ayant ôté ledit cœur, donnerez un bon verre de vin, le matin, au malade à jeun. »

Lisons aussi la thérapeutique des paralysies : « Prenez quatre petits chiens lesquels écorcherez et viderez et hacherez bien menus, puis prendrez une esculée de vers de terre et autant de limaçons rouges, et mettez le tout bouillir dans un pot d'huile d'olive avec deux pots de vin et le tout ayant bien bouilli, en frotterez les parties paralytiques. »

Il est bien naturel que de la Martinière ait parlé de la saignée ; il raconte, dans son œuvre « l'Ombre d'Esculape », un rêve qu'il fit et dans lequel il interrogeait Esculape. Ce dernier lui dit que Botal qui saignait beaucoup est un ignorant ; il en fait plus mourir qu'il n'en guérit, il débilite le malade ; il traite Botal de savant non expérimenté, disçoureur et mauvais praticien. Hippocrate ne saigne pas

ou peu et pour lui, la saignée a des indications restreintes. Mais il a Gallien en grande estime ; il faut, en effet, reconnaître sa prudence ; il pratique la saignée, mais il ne le fait pas à tort et à travers, il a des indications ; en un corps lassé, il y a peu de sang, et il ne faut point ouvrir la veine.

Quelle est la technique de la saignée ? Avant tout, il faut interroger le cours des astres et notamment celui de la lune : « Il fait bon saigner au premier jour de la lune, pourvu que l'air ne soit ni trop froid, ni trop chaud, etc... ». Enfin, il faut, le lendemain, que le chirurgien vienne examiner le sang ; de cet examen découle parfois la cause de la maladie : « S'il est noir, il indique mélancolie ; s'il est caillé, c'est que le foie fait bien sa fonction ; s'il est noir et aqueux, il s'agit d'une fièvre quarte ; s'il est jaune, le mal doit être à la rate. »

Pour terminer ce chapitre, nous dirons que de la Martinière préconisait les aliments frais pour guérir le scorbut et que lors de l'épidémie pestilentielle de 1668, qui vraisemblablement fut une épidémie grip-pale, il insistait sur le rôle curateur de l'alcool et du vin.

A quelle école dogmatique se rattache de la Martinière ? Il est à peine besoin de répondre, après ce que nous avons exposé. De par son éducation et ses voyages, il est un empirique ; il est donc par principe opposé à l'enseignement théorique de la Faculté où il n'a pas pris ses diplômes.

Les idées originales de Pierre Martin de la Martinière

Esprit honnête, changeant, contradictoire parfois, fureteur, Pierre Martin de la Martinière devait avoir des idées originales et en effet elles ne manquent pas dans son œuvre ; l'originalité est son trait dominant ; elle marque sa personnalité.

Dans son œuvre « l'Opérateur ingénu » (1668), il nous relate les effets du baume royal. Il est enthousiasmé par ses vertus qui passent le surnaturel et qui a guéri plaies et ulcères dont le traitement était abandonné des plus experts médecins et chirurgiens ; il guérit d'autre part l'épilepsie et la paralysie.

En 1658, il soigne une paralytique : Margueritte Gy, à Beutot, à cinq lieues de Rouen, et la guérit avec le baume royal. Dans les mêmes temps et lieux, guérison d'un homme paralysé. A Saint-Laurent-en-Caux, il guérit une monoplégie brachiale et deux monoplégies crurales ; enfin, il nous relate le cas d'un paralysé traumatique soigné et guéri avec le baume royal.

Malheureusement il ne nous donne pas l'observation de ces malades ; mais cependant nous pouvons remarquer que toutes ces guérisons de paralytiques présentent des liens communs : elles se passent, en effet, toutes dans la même région, aux environs de Rouen, et vers la même époque (1658-1664) ; ce baume royal, dans la préparation duquel entrent 76 feuilles, fleurs, ou racines de plantes et 27 poudres et corps gras est d'une préparation des plus délicates et des plus compliquées.

N'y a-t-il pas là tous les éléments nécessaires pour que l'on puisse parler de pithiatisme, d'hystero-trau-

matisme ? Ce baume n'est-il pas comparable au torpillage des médecins modernes ?

Il est dommage, que, tout comme ses malades, de la Martinière ait cru à la vertu magique de ce baume et qu'il n'ait pu discerner ce qui en faisait la vertu : la pratique qu'il en avait et le mystère dont il devait s'entourer. Mais il ne faut pas oublier que les Jansennistes convulsionnaires de Saint-Médard étaient proches de lui et que l'idée du mal sacré devait persister longtemps encore.

De la Martinière eut-il en germe une idée très grossière de la sérothérapie ou plutôt de son principe ? Peut-être, si l'on en juge d'après ce qu'il nous relate sur la rage.

Ses observations sont nombreuses. C'est le cas du berger de l'Etentôt (près Rouen). D'autres cas à Pavilly, à Anglegueville ; enfin lui aussi aurait été atteint de la rage en examinant un malade qui en était atteint. « La bave envenimée, dit-il, tombant sur mes mains et pénétrant mes pores, ce venin ayant infecté mes sens, me fit tomber dès six heures après en cette maladie, en ce que je remarquai par ses symptômes qui m'attaquèrent : frémissement, douleur, hydrophobie. »

Véritablement, nous ne croyons pas que de la Martinière fut atteint de la rage : l'incubation qu'il en donne, six heures, suffit à le démontrer ; car on est d'accord actuellement pour rejeter les incubations très courtes de vingt-quatre à quarante-huit heures qui appartiennent plutôt à des infections septicémiques que rabiques (Dopter).

Les cas par lui relatés peuvent-ils être considérés comme cas de rage ? Voyons la description clinique. L'incubation par lui donnée d'ordinaire est de six à huit semaines ; il nous montre la plaie se cicatrisant mal. Quant aux symptômes, ils sont décrits de façon très frustre ; on observe des frémissements, des four-

millements, des douleurs, de l'hydrophobie. Nous ne discuterons pas l'exactitude clinique ; arrivons à la thérapeutique.

De la Martinière détient le secret de Messieurs de Canroses, gentilshommes de la lignée de Saint-Hubert. Mais surtout il nous relate le cas du village de la Formerie, où plusieurs personnes furent mordues par un loup enragé. L'animal fut saisi, abattu et il donna sa chair à manger aux paysans mordus et l'on en mit également sur les plaies produites par les morsures :

« La cause que je leur fis manger la chair de ce loup était pour expérimenter si la chair d'une bête enragée ne ferait pas le même effet à chasser et préserver de son venin, comme celle du scorpion et de la vipère ayant réussi, je trouve que l'on peut se servir de ce remède en pareil accident dans le besoin, faute du précédent, lequel est plus certain pour en avoir guéri des gens et des bêtes enragés. »

C'est là, il nous semble, une idée originale qu'il était intéressant de signaler : traiter la maladie chez l'homme au moyen d'un animal qui a cette maladie. C'est là un principe qui depuis a fait bien des progrès.

Nous ne voulons pas faire de de la Martinière un précurseur de Jenner ou de Pasteur ; loin de là ; cependant il nous paraît intéressant de relater et d'insister sur cette idée du traitement de la rage. De la Martinière l'a énoncée, mais, disons-le, il n'a pas vu tout son intérêt, car c'est une méthode à appliquer dans l'urgence seule ; il préfère le secret de Messieurs de Canroses.

De la Martinière s'est occupé du problème de la circulation et transfusion du sang ; il prit une part active à la polémique qui s'engagea en France de 1666 à 1668 et qui se termina, le mardi 17 avril 1668 par un arrêt du Parlement, interdisant la pratique

de la transfusion sanguine. C'est en 1614 que Wiliam Harvey, physiologiste anglais, fit ses premières communications sur la circulation du sang ; mais ce n'est qu'en 1628 que son livre fut édité et parut à Francfort : « *Exercitatio anatomica de cordis et sanguinis motu in animalibus.* » Nous ne décrirons pas les discussions multiples échangées à cette époque et les échanges de vues et de libellés entre circulateurs et non circulateurs. Disons que de la Martinière est très nettement opposé à cette idée de circulation, plus de 50 ans après cette découverte. Cette notion est tellement absurde, tellement contraire à ses idées qu'il ne veut même pas, dit-il, discuter sur l'opinion de ses prétendus circulateurs. Il se livre au contraire à fond contre la transfusion.

C'était là une acquisition scientifique toute nouvelle et qui comme toute chose non mise au point était susceptible de donner des accidents graves. Comment pratiquait-on la transfusion ? Après avoir essayé expérimentalement la méthode d'animal à animal, on transfusait le sang de l'animal à l'homme. D'ordinaire, on faisait passer le sang de la veine crurale d'un veau dans une veine du pli du coude de l'homme. C'était la méthode la plus couramment pratiquée ; rarement en effet, on avait tenté la transfusion d'homme à homme ;

De la Martinière nous donne ses idées dans une série de lettres écrites au cours des années 1667-68, dans lesquelles il expose les arguments des deux partis. Ceux des transfuseurs sont au nombre de 4 : « un enfant dans le ventre de sa mère se nourrit par les veines de l'ombilic ; 2° la manière dont les animaux prennent leur nourriture, à savoir par de longs et nombreux détours ; 3° que les maladies viennent et s'aggravent des mauvaises qualités et intempéries du sang ; 4° que la plupart des hommes périssent des hémorragies qu'on ne peut arrêter, ou

par une disette de sang ou abandonnement des forces auxquelles la transfusion est très efficace. »

De la Martinière répond point par point à ces arguments : 1° la nourriture par les veines de l'ombilic est une qualité occulte de la nature qui ne peut être imitée ; 2° si l'on pouvait prendre nourriture par les veines, pourquoi les animaux auraient-ils une bouche, des dents, des intestins et autres parties ? 3° la transfusion d'animal à homme change la raison de l'homme en brutalité ; 4° les maladies proviennent non de l'intestin, mais de cacochymie ou réplétion ou grande abondance d'humeur, à quoi tous les experts médecins ordonnent pour les guérir la purgation et la diète et non la transfusion.

En plus de ces réponses sérieuses, notons celles-ci jetées sans fondement : la transfusion est contraire à la loi divine ; ce mélange de sang est un mélange irritant la nature ; il ne faut pas faire payer les innocents avec leur sang, moyennant quelques pistoles ; c'est inhumain. Enfin de la Martinière a guéri les mêmes malades par d'autres médicaments et notamment par la saignée. Il ajoute et insiste sur ce fait que la transfusion est souvent plus nuisible qu'utile ; elle est en effet responsable de multiples accidents mortels. Il relate la mort d'un seigneur suédois, la mort d'une dame du faubourg Saint-Germain, la mort de Louvet de la rue de Berry, la mort du cheval de Louvet, celle d'une procureuse, la mort de chiens, veaux, moutons, d'un perroquet. Il insiste longuement sur trois transfusions faites chez un malade atteint de folie et qui lors des deux premières avait été nettement amélioré, mais qui mourut à la troisième, en disant : « Arrêtez, j'étouffe » et s'il insiste, c'est que Denis avait pratiqué les transfusions et se targuait de ses deux premiers succès.

Il nous semble, que c'est de la Martinière, qui l'un des premiers a décrit les accidents de la transfusion

sanguine. Il décrit deux sortes d'accidents, les uns graves, les autres impressionnants mais bénins. Pour les premiers, il s'agit de mort subite ; pour les seconds, il nous relate les cas de plusieurs malades et des malaises qui ont suivi. Après la transfusion, le malade se plaint de sueurs, de douleurs lombaires : « Il n'en pouvait plus des reins », de douleurs gastriques avec vomissements, de diarrhée, de polyurie, de suffocation. Il nous semble que ce sont là tous les éléments cliniques de shock. Mais disons que c'est de la Martinière, qui dans sa lettre adressée au doyen de la Faculté de médecine, le 28 février 1668, a le premier décrit le accidents de shock liés à la transfusion sanguine.

Telles sont les polémiques au sujet de la transfusion ; elles furent souvent peu cordiales ; c'est ainsi que Denis a injurié de la Martinière et ce dernier lui répond le 11 mai 1668 : Denis sous un nom d'emprunt l'a attaqué dans une satire, à laquelle pour y répondre, il faudrait avoir la naissance d'un crocheteur ou d'un charretier. « Je m'étonne de l'honneur que vous me faites de m'appeler arracheur de dents, monteur de théâtres sur le Pont-Neuf. Ces titres vous appartiennent mieux qu'à moi, pour avoir joué autrefois des marionnettes hydrauliques aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, ce que vous ne pouvez nier. Pourquoi ne pas dire que j'ai été valet comme le philosophe Esope et tourneur de meule comme Plaute ; il se serait trouvé quelqu'un qui vous aurait cru. Corrigez-vous afin d'acquérir l'honneur que vous perdez. »

Quand il écrivit cette lettre, de la Martinière avait triomphé, car le 17 avril 1668, le greffe criminel du Châtelet de Paris avait condamné Denis, en un procès intenté contre lui par dame Peson, veuve d'Antoine Gollier sieur du Monroy ; de plus, le juge

élargissait sa sentence et interdisait la transfusion, comme thérapeutique coupable.

Le 3 décembre 1667, de la Martinière écrivait une lettre intitulée : « Le Mercure médecin, découvrant l'erreur de Messieurs Deleboé, Sylvius et Régnier de Graef, médecins hollandais, sur le sujet du suc pancréatique. » C'est en effet à cette date que les médecins et Régnier de Graef en particulier découvrirent la sécrétion pancréatique ; ce dernier décrit l'existence d'un suc acide et salé dans les canaux du pancréas ; il relate ses propriétés et notamment son rôle important dans la digestion.

De la Martinière est là un routinier ; il s'élève contre cette découverte qui change sa conception des humeurs. Car, pour lui et ses contemporains, il existait quatre humeurs, le sang, la bile, la pituite et la mélancolie et la découverte de cette cinquième ne laisse pas de le rendre perplexe. Quel est son avis ? Cette nouvelle conception est erronée. Mais il ne donne là qu'une affirmation sans preuve ; il n'a pas étudié la question ; ses arguments ne sont d'aucun poids ; le principal vient que cette nouvelle humeur va déranger toutes les théories établies sur les humeurs ; aussi est-il absolument réfractaire à cette idée.

De la Martinière fut bon hygiéniste ; en effet, dans « l'Empirie charitable » il nous donne quantité de conseils pour conserver la santé selon le cours du temps et des saisons : « Hippocrate, prince des médecins dit que quiconque observe la règle des temps et des saisons doit vivre longuement et Manfredus dit que notre vie étant réglée par les astres, il est nécessaire pour conserver notre santé et nous préserver des maladies, de se prendre à leur cours. C'est pourquoi il faut considérer que depuis le coucher des pléiades jusqu'au solstice d'hiver, qui sont depuis le douzième de novembre jusqu'à la fin de décembre,

or dans ce temps-là, la pituite s'augmentant, il est bon de se baigner à jeûn, de se bien frotter et nettoyer et de s'exciter à suer, s'exerçant au travail et celui de la femme ne fait point de mal à l'homme. Depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps, qui est depuis le vingt-quatrième jour de décembre jusqu'au 28 de mars, qui fait 84 jours, l'humidité et le sang croissant dans le corps, fait qu'il est nécessaire de se réjouir avec sa femme, de se bien nourrir avec viandes sèches, de se promener et travailler. Depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des pleïades, il y a 40 jours, qui sont depuis le 25 de mars jusqu'au 13 de mai, le sang s'augmentant, il fait bon passer son temps sur le mont de Vénus et visiter Bacchus. Depuis le lever des pleïades jusqu'au solstice d'été, il y a 42 jours, depuis le 13 de mai jusqu'au 24 de juin ; dans ce temps-là, la bile jaune s'augmentant et prenant le dessus des autres humeurs, il est nécessaire de se tenir le ventre libre, de se nourrir de choses douces et aqueuses, ne travailler point trop, ni de courtiser les dames. Depuis le solstice d'été, qui commence le 23 juin jusqu'à l'équinoxe automnal, il y a 93 jours, la bile noire s'augmentant et prenant le dessus des autres humeurs, il faut manger des viandes salées et boire de bon vin, mais prendre garde de se laisser emporter par les assauts de Cupidon. Depuis l'équinoxe automnal jusqu'au coucher des pleïades, il y a 48 jours, en ce temps-là, la sanie et la putréfaction s'augmentant il fait bon travailler et se réjouir avec son épouse et manger des choses aigres et astringentes. »

Il faut enfin conserver la santé par le régime de vie : « Les exhalaisons de la terre infectées par des eaux puantes et autres mauvaises odeurs infectent tellement l'air en certains lieux, que les oiseaux, les bêtes brutes et les hommes qui y passent, devien-

nent le plus souvent malades ; c'est pourquoi il nous faut considérer, qu'à plus juste raison, ceux qui habitent de tels cantons sont en grand péril de leur vie, par l'infection de l'air, qui leur cause diverses et dangereuses maladies. Or, pour obvier à de tels accidents, il faut choisir pour sa demeure, le lieu où l'on voit le moins d'exhalaisons, qui sortent de la terre, ayant deux ouvertures au logis, savoir une du côté d'orient, l'autre du côté de septentrion, tant pour recevoir la chaleur du soleil, que pour laisser entrer l'air chaud, subtil et éventé, qui décline à une frigidité tempérée ; car lorsque le vent souffle de coutume trop fort, il fait souvent entrer avec lui de mauvais air, qui cause des maladies très dangereuses.

Quant au dormir, il faut premièrement se coucher sur le côté droit, puis sur le gauche, mais n'y demeurer pas longtemps, le dormir sur le dos n'est pas bon, car il fait retourner les superfluités aux parties postérieures du cerveau. Quant à ceux qui ont de la peine à digérer les viandes, ils se peuvent coucher quelque peu sur le ventre, ayant sous l'estomac un petit coussin qui soit bien mol, et les bras étendus ; mais il ne faut pas que le sommeil soit de longue durée, car il fait tomber les dents et enfler le visage.

Quand vous prenez votre réfection, faut manger sobrement et mâcher bien afin que les viandes en soient plus tôt digérées et boire à la fin et au milieu du repas et non à chaque bouchée, comme font aucuns. Il ne faut pas manger tout son saoul, mais se réserver à la fin du repas quelque appétit. Les viandes les plus exquises pour la santé du corps sont celles des animaux châtrés. La boisson que vous buvez ne doit point être obscure, mais claire, de bonne odeur et un peu douce.

Après votre repas, il faut se promener un quart

d'heure ou demie heure pour aider à la digestion. »

Retranchons de ces conseils les considérations astronomiques et nous voyons, que la plupart de ces préceptes, bien qu'écrits il y a deux cents ans, mériteraient de figurer dans l'hygiène médicale moderne.

Passons à un autre ordre de fait : nous savons que tout le Moyen-âge fut gouverné, dominé par l'alchimie, par la recherche de la pierre philosophale, qui devait assurer la transmutation des métaux et nous savons combien de chercheurs ont pâli sur cette notion, combien de fortunes furent sacrifiées à cette vaine recherche.

De la Martinière lui aussi a recherché cette pierre philosophale : « Poudre de projection », mais bien vite il en a reconnu la vanité. Il nous faut insister tout spécialement sur son œuvre « Le Tombeau de la folie ou le Chymique ingénu » paru après 1669 ; c'est son dernier ouvrage, qui a pour but de détourner tous ces chercheurs d'or de leur folie.

Il commence un véritable historique de la pierre philosophale. A quoi donc sert-elle ? A la transmutation des métaux, à la transmutation du plomb en argent et de l'argent en or ; il cite avec complaisance les noms de vingt-neuf auteurs qui en ont parlé et cela avec une documentation parfaite, en donnant les références. Citons au hasard : Raymond Lulle, Rozaire, Marguerite Nouvelle, Phénix, Carpinus, Bachon, Nicolas Flamel dont nous verrons la curieuse histoire, Garlandius, Libanius, Rosinius.

Déjà on voit qu'il a étudié toute cette question à fond. Mais il y a aussi des alchimistes qui prétendent faire plus que la transmutation des métaux ; car cette pierre philosophale pourrait s'appliquer aussi à l'homme, ainsi que le pense un abbé qui vint s'adresser à de la Martinière. « Sa vertu est si grande non seulement dans la transmutation des

métaux mais qu'aussi envers les hommes fait revenir les décrépités en leur florissante jeunesse et parfaite santé, qu'elle peut rendre immortel. »

Quelle foi, quelle imagination délirante chez ces chercheurs qui veulent l'or, l'or désiré toujours, de tout temps, la grande ambition du moindre d'entre les hommes.

Il nous explique en quoi consiste la recherche de la pierre philosophale ; il nous dit le principe fondamental des trois couleurs : rouge, blanc, noir en s'inspirant des œuvres antérieures à lui. Rozaire nous dit que « lorsque l'on verra la couleur noircir, il faut se réjouir, estant le commencement de l'œuvre. » De la lecture de diverses citations, on en conclut que tous les alchimistes ont la même méthode, ils obtiennent à peu près tous le même résultat, certains vont au blanc, d'autres au rouge, quelques-uns arrivent à la couleur noire ; mais aucun ne vient au résultat final, qui est de trouver cette « poudre de projection » qui transmue en or tous les métaux.

D'ailleurs cette transmutation est impossible. Ecoutons plutôt les arguments de de la Martinière :

« Leur recherche n'étant que folie, vu que un jardinier ne plantant que des choux dans une terre, il n'y peut faire venir des citrouilles ; et s'il y sème autant de choux que de citrouilles, il les fera multiplier également en les soignant bien. Mais quoique les choux soient dans une même terre et cultivés de même, les choux ne se transmueront pas en citrouilles et les citrouilles en choux ; de même l'on ne peut changer le cuivre en or et l'or en cuivre.

Mais me pourront me demander nos fols philosophes, pouvez-vous nier que la semence de l'or s'engendre dans la terre aussi bien que celles des autres métaux, et qu'avec la semence de l'or, l'on ne puisse faire de l'or ? Non répondrai-je la nature désireuse de sa conservation, ayant imprimé en chaque espèce

un désir incroyable d'éternité et n'y pouvant parvenir par l'individu à raison que sa condition est mortelle, fait qu'elle s'efforce d'y parvenir par la propagation des formes et matières. »

Evidemment le soleil peut transformer les métaux en or ; mais nos fols philosophes ne le peuvent :

« Le soleil est le plus noble de tous les astres, l'homme de tous les animaux ; l'or de tous les métaux. Tous les astres ont une clarté aussi bien que le soleil, mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient si resplendissants que le soleil ; tous les animaux sont aussi bien que l'homme, de peau, de chair, de tendrôns, nerfs, cartilages, os, etc..., mais ils n'ont pas le raisonnement. De même tous les métaux sont bien composés de la même matière que l'or, mais ils ne sont pas si purs. L'on a jamais vu aucun astre devenir soleil, l'on a jamais vu aucun animal si raisonnable que l'homme et aussi nul animal ne peut devenir homme. L'or tenant son rang entre les métaux comme fait le soleil entre les astres et l'homme entre les animaux, nul métal ne peut devenir or. »

« Enfin de même qu'un bon laboureur, par divertissement et par sa science de laboureur, peut métamorphoser en apparence le seigle en froment, un bon chymique par l'art peut faire ressembler le plomb à l'argent et l'argent à l'or ».

Tels sont les arguments capitaux, décisifs de l'auteur ; remarquons leur bon sens, leur ingénuité.

Et d'autre part, pourquoi rechercher la pierre philosophale ? Elle n'a jamais existé que dans la foi et l'imagination des alchimistes. Les Perses, les Egyptiens n'ont jamais possédé ce talisman car ils auraient enchaîné leurs esclaves avec des chaînes d'argent ou d'or et non pas avec des chaînes de fer. Si Salomon a été le plus riche de son temps, il le doit à sa sagesse, à sa bonne administration, aux présents qui lui ont été faits par les autres peuples,

et non pas, comme les alchimistes le prétendent, grâce à la vertu et magie de la pierre philosophale. De la Martinière cite les auteurs et les saints qui parlent bien d'une pierre philosophale, mais non pas de la pierre chimique ; il donne l'opinion de Saint-Thomas d'Aquin, de Saint-Augustin, des papes Innocent I et Innocent III, de Saint-Jean Damascène ; Aristote l'appelle : « La cause première qui est l'élixir des esprits bienheureux et médecine universelle des âmes ». Saint-Bernard la nomme : « Volonté toute puissante, Bienveillance sans déplaisir, lumière perdurable et raison non muable qui a créé l'âme pour avoir participation de soy, laquelle il vivifie, affectionne, emplit, justifie, visite, console, illumine, guérit, entoure, gouverne, assiste, immortalise. »

Donc depuis toujours on a cherché cette « Poudre de projection » et personne ne l'a jamais trouvée. A lire toutes ces opinions, cette pierre philosophale est au fond la recherche de l'inconnu, la recherche du pourquoi nous vivons, nous existons, qui de tout temps a toujours tourmenté l'humanité.

Mais, écoutons de plus l'histoire de Nicolas Flamel :

« Un jour Nicolas Flamel ayant été appelé à un inventaire pour écrire ce que l'on y vendait, il s'y trouva un petit livre écrit à la main en partie de caractères hébreux et en partie de certaines marques inconnues et qui fut donné à Flamel pour trois sous. Quelques jours après Flamel et Pernelle, sa femme, furent en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Revenant, firent connaissance d'un rabbin juif auquel ils s'accostèrent. Devisant de choses et autres, Flamel montre ce livre au rabbin qui l'ayant lu, dit à Flamel être les véritables règles pour faire la pierre philosophale ; que s'il lui voulait vendre, il lui en donnerait ce qu'il en désirerait. Flamel désirant

trouver cette tant renommée pierre, refuse son livre au rabbin, nonobstant l'offre qu'il lui faisait pour l'avoir, mais lui offre de le recevoir à travailler ensemble, comme compagnons fidèles. Le juif, désirant savoir cette belle chose, l'ayant déjà cherchée, prie Flamel et sa femme de ne le quitter, déclare ce qu'il était, savoir : rabbin des juifs de Paris, envoyé à ces quartiers d'où il venait pour les affaires de la synagogue. Flamel et Pernelle, de crainte de perdre ce bon patron, restent environ huit jours à Orléans pour attendre qu'il eut fait quelques affaires qu'il avait. Ce rabbin étant continuellement avec eux, les fit aimer des juifs d'Orléans, qui les régalerent avec le rabbin et ensuite étant arrivés à Paris avec lui. Après avoir fait leurs visites et leurs recommandations, se mirent à souffler pour trouver cette pierre. Dans ce temps que Flamel, Pernelle et ce rabbin cherchaient cette pierre philosophale, le Roy fit commandement aux juifs de quitter la France sans rien emporter, contisquant leurs biens. Les juifs, troublés de cet ordre, pour tâcher de sauver ce qu'ils pourraient, jetèrent tous les yeux sur Flamel, tant à cause de la connaissance qu'ils avaient de lui par les juifs d'Orléans, qu'à cause aussi du bon récit qu'en faisait leur rabbin ; ce qui les obligea à apporter en cachette tout leur or, argent et autres richesses qu'ils lui donnèrent à la charge qu'il leur rendrait s'ils rentraient en grâce, ou qu'il leur enverrait où ils seraient, si faire se pouvait et que si par malheur, ils périssaient, ils lui donnaient. Partie de ces juifs ayant été assommés vers Rouen, les autres noyés au-dessus du Havre étant si riches du bien de ces malheureux, qu'ils ne sçavaient à quoi l'employer. Pour faire parler de lui, il fit bâtir le grand portail de Saint-Jacques et celui de Sainte-Geneviève en Ardans à Paris où il s'est fait engraver ainsi que dame Pernelle, sa femme, et pour n'être

point inquiétés de la recherche du bien qu'ils avaient, firent courir le bruit que par hasard ils avaient trouvé la pierre philosophale. »

Nous citons cette anecdote, car l'opinion de Nicolas Flamel qui avait réussi à trouver cette fameuse pierre était couramment connue et tous les chercheurs voulaient l'imiter : pourquoi n'arriveraient-ils pas puisque Flamel avait trouvé, mais emporté ce secret ? Et voilà donc que l'on découvre que toute cette histoire n'est qu'une supercherie.

Tels sont les arguments de Pierre-Martin de la Martinière pour démontrer que ce talisman n'a jamais existé.

Bien plus cette croyance de certains ne fait que susciter escroqueries, ce qu'il va relater pour l'instruction de ses lecteurs.

A Genève en 1653, une drôlesse qui se faisait appeler Madame de Martingon a dupé les sieurs Galatin, Le Boiteux, Bourlamar, Déodati le médecin, la baronne de Fueilles. Elle faisait d'abord des expériences où elle multipliait l'or, puis la confiance venant on lui donna de grandes quantités d'argent, qu'elle emporta.

En 1655 un médecin découvre un amalgame d'or, d'argent et de cuivre et il commet une escroquerie de cinq cents livres.

Le comte X... est dépouillé par le Chevalier de Villars : « Le comte lui donne douze cents pistoles, espérant qu'elles seraient multipliées. Le chevalier, présence du comte, en mit une bonne partie dans ses creusets qu'il fit fondre et par une escamotte mit du cuivre en place de l'or et furent souper. Après le Chevalier descend à la cour, comme pour se promener ; trouvant la porte ouverte, sort. Le comte voyant que son Chevalier ne revenait point envoie un laquais voir où il était... Le comte se doute qu'il était dupé, va à la chambre où étaient les fourneaux

et ne trouvant que du cuivre dans les creusets dit : « Par ma foi je mérite bien cela, car voilà pour la troisième fois que j'y suis attrapé. » Ajoutons que le comte ne fut pas corrigé, car il fut dupé une quatrième fois en 1669 par un nommé Goulet.

Tel est aussi l'histoire de Rimbok : « Ce Rimbok étant un homme fort respecté à Cologne tant à cause de sa naissance, étant fils du receveur du Prince, qu'à cause de son caractère étant chanoine en l'église canoniale des Saints Apôtres, qu'à cause aussi de sa science, étant grand naturaliste, astronome et médecin ; ayant fait de l'argent avec de la lie de vin, de l'urine et quelques drogues, présence de tous les magistrats ; il lui fut permis d'en faire tant qu'il se pourrait et que de là il prit liberté de faire fausse monnoye qui n'était que pur cuivre argenté par dessus. »

A chaque instant, on vient solliciter de la Martinière. Voici une entrevue avec un gentilhomme : « J'eus peur en ce moment que comme la femme de Loth qui fut transmué en statue de sel, que ce gentilhomme ne me transmua en statue d'or ou d'argent pour me mettre en parade au-dessus de la porte de son cabinet. »

Et voilà l'histoire de deux aigrefins, qui veulent duper de la Martinière.

« Pour vous faire voir que ce que je vous dis est la vérité, dit l'un d'eux, mettez la pesanteur d'or d'une pistolle présentement dans un creuset et ce qui est dans ce paquet ; faites-le fondre ensemble et verrez. Tenant le paquet qu'il m'avait donné, qui était un morceau de papier ployé, dans lequel était un peu de poudre rouge, la curiosité m'obligea à la faire fondre pour voir ce que cela ferait ; sachant que je ne pourrais perdre que mon charbon et ma peine, l'or ne se diminuant jamais par le feu. Pour ce faire je fis un feu de fonte, au milieu duquel je

mis le creuset dans quoi était mon or et la poudre de mon philosophe qui étant fondue, je retire le creuset avec des pincettes et le laissai refroidir. Etant froid, je le renverse suivant son ordre, et au fond ayant trouvé un culot d'or, qu'ils me dirent de montrer et de faire peser à plusieurs orfèvres, se levant me dirent adieu jusqu'à demain.

Sitôt qu'ils furent sortis, je fus montrer mon culot à divers orfèvres qui me dirent être de bon or et peser deux pistoles. Je racontai à un mien ami cette aventure, lui montre ce culot qu'il trouva être de bon or il ne se trompait pas ; à la bonne foi voulant donner dans le panneau, je lui déclare qu'ils étaient des affronteurs qui me voulaient attraper par leur poudre de multiplication, que j'avais reconnu par la couleur être du vermillon et de l'or de la pesanteur d'une pistolle meslés ensemble. Ce mien ami m'obligea à faire en sa présence ce mélange pour voir si je ne me trompais pas ; l'ayant fait et réussi, je la mis dans un papier et ployé de même, ce qui me rassura mieux.

Le lendemain mes camarades prétendus ne manquèrent pas de venir me retrouver, me demandèrent en entrant tous joyeux, si j'avais fait voir ce culot, je répartis que oui et qu'on l'avait trouvé de fort bon or ; sur ce ils me dirent : eh bien Monsieur ne croyez-vous pas à la réalité de notre poudre ? Dissimulant mon dessein, je leur dis que oui. Ce qui leur fit proposer que pour bien faire, afin de ne point recommencer tant de fois, qu'il faudrait trouver un fond en argent de trente ou quarante mille livres. Je leur répartis que j'avais songé à cela et que pour cet effet, j'avais laissé le culot à une personne de condition, avec laquelle s'était trouvé un curieux, qui m'ayant entendu réciter de la façon que j'avais fait, m'avait prié de lui en faire voir un autre pour le montrer à des gens connaissants et que si c'était

bon or il fournirait cent mille livres tout d'un coup pour travailler. Ils me demandèrent si je connaissais cet homme et s'il était de parole, je leur affirmai que oui et les priaï de faire, ou donner pour faire un culot double de l'autre que j'avais fait pour lui montrer, afin de lui donner plus de créance qu'il n'en avait et pour lui ôter toute méfiance, pour par ce moyen l'attirer, afin de nous servir de son argent, lui donnant part du profit, sans toutefois lui enseigner le secret ; ma proposition leur ayant été trouvée bonne, me demandèrent du charbon pour faire du feu, au milieu duquel je mis un creuset et de l'or de la pesanteur de deux pistoles ; mon philosophe mit un paquet de sa poudre qu'il tira parmi d'autres plus petits ; à force de souffler, la poudre et mon or étant fondus, un d'eux retire le creuset, le laisse refroidir et me donne le culot pour le montrer à ce curieux, que j'enfermai dans un coffre crainte de le perdre.

La haine que j'ai contre de tels affronteurs m'obligea pour leur donner congé de leur faire voir que pour le moins j'en savais autant qu'eux et que ce n'était pas à moi à qui ils se devaient adresser ; pour cet effet je tire le paquet de vermillon et d'or que j'avais accommodé le jour précédent et leur dit : je trouve ce paquet hier que j'ai gardé, que je croyai être votre poudre. L'ayant regardé, ils dirent qu'ils le croyaient aussi et sitôt celui qui m'avait donné la poudre fouille dans son gousset, pour voir si le compte de ses paquets y était ; surpris de le trouver dit ce n'est pas de notre poudre, quoique elle y ressemble. Sur quoi je leur dis qu'il fallait que je l'expérimente et sitôt en leur présence la mit dans un creuset avec une pistole d'or au milieu d'un grand feu de fonte que je soufflai tant, que le vif argent et le soufre qui compose le vermillon furent évaporés ; puis je retirai le creuset et l'ayant laissé

refroidir, j'en retirai le culot que je leur montrai, qu'ils trouvèrent de très bon or, que je leur retirai des mains et mis dans ma poche crainte qu'ils ne le retinssent ; puis leur demandait laquelle ils croyaient être la meilleure, de leur poudre ou de la mienne. Se regardant l'un et l'autre, changeant de couleur me fit apercevoir qu'ils avaient reconnu que j'avais découvert leur ruse, ce qui me fit leur demander ce qu'ils avaient, les voyant tout interdits. Celui qui m'était venu voir le premier me dit qu'ils avaient raison d'être interdits de s'adresser à une personne qui avait leur secret, auquel il désirait apprendre et qu'ils me priaient de rendre l'or qui était dans leur poudre ou la valeur. Vraiment, Monsieur, lui dis-je, vous avez mauvaise grâce de demander de l'or à celui à qui vous avez promis de lui en multiplier tant qu'il voudra, par le moyen de ce secret. Voyant que je me moquais d'eux, l'autre qui se promenait dans ma chambre m'embrasse et riant d'un ris forcé me dit : là, vous avez bonne grâce à vous moquer de nous, vous êtes un trop honnête homme pour ne nous pas payer la valeur de l'or qui était dans notre poudre. Me retirant je dis : comment de l'or ? Vous mettez donc à ce que j'entends, de l'or avec de la poudre pour attraper les simples gens ? Ce n'est pas vous que nous voulions attraper, répondit-il. Et qui donc leur dis-je tout en colère ? Vous êtes de coquins et fripons affronteurs ; sortez d'ici. Eux, pour le moins aussi en colère que moi, me dirent qu'ils étaient gens d'honneur, que je leur rendis l'or ou la valeur qu'il y avait dans leur poudre. A quoi je répondis qu'ils me payassent mon charbon, mes creusets et quatre francs de ma consulte. Ils dirent que je leur rabattis un écu ; à quoi je répondis que je ne leur rabatterai rien de ce que je demandais. »

Voilà, une histoire d'escroquerie bien amorcée et bien menée. Profitons-en pour dire que rien n'est

changé, ni la crédulité du public, ni l'habileté et l'imagination des escrocs et il n'est pas besoin de rappeler l'histoire de cet aigrefin, qui, l'an dernier, a dupé plusieurs personnes sous prétexte d'extraire, lui aussi, de l'or, d'une terre toute spéciale où ce métal était en grande quantité.

De la Martinière nous raconte toutes ces anecdotes, pour montrer d'une part, les idées de ses contemporains et la foi qu'ils ont en la pierre philosophale, d'autre part pour démontrer que cette pierre magique et mystérieuse ne peut exister et n'existe pas.

Enfin, dernier argument, de la Martinière s'est documenté à fond sur la question et lui aussi a essayé de trouver cette « Poudre de projection ». Il nous relate tous ses essais ; il part d'abord d'Eléments proprement humains : urines, crachats, matières fécales, sécrétion nasale. Il échoue. Il prend alors comme point de départ les métaux, il essaye : l'antimoine, l'arsenic, le vitriol, le salpêtre, le sublimé, le mercure, soit isolés, soit associés. Enfin il tente l'expérience avec les produits de la nature : la rosée, la boue, la terre, et avec des terres de diverses espèces. Partout il échoue.

Il nous dit : « Qu'il avait passé la couleur noire et passé à la blancheur mais qu'ayant essayé de faire avec ce blanc un lingot d'argent avec un lingot de cuivre, qu'après avoir soufflé pendant trois jours et trois nuits avec un autre aussi fou que moi sans rien faire que perdre notre temps, notre charbon et brulé notre cuivre que cela fit que je pris un bâton avec lequel je rompis fourneaux, creusets, alambics et matras, faisant serment de ne plus tomber en cette folle recherche, de la pierre appelée philosophale. »

Il conclut que c'est là une voie de perdition et tout le but de son œuvre est de détourner les chercheurs de cette folie. Ce livre est dédié à : « Très haute et très puissante dame Vérité. J'ai entrepris de faire

ce livre pour découvrir les impostures de ces sophistes, séducteurs, corrupteurs de la vraie philosophie, que je puis nommer avec raison : vaisseaux vides... L'orgueil des faux anges de vouloir se rendre semblables à Dieu, la sottise de Nemrod d'entreprendre de faire une tour qui allât jusques au ciel, me fait ressouvenir de la folie de nos chercheurs de pierre philosophale fondée sur les discours chimeriques d'un cosmopolite, d'un Despagnet, d'un Globénus et de plusieurs autres de même cabale, dont les meilleurs écrits portent plus de dommage que de profit, est ce qui m'a excité par un zèle de compassion, à tirer, si je puis, hors de ce labyrinthe de perdition quantité d'honnêtes gens qui s'y embarrassent, risquent tous leurs biens, leur honneur et leurs âmes, par cette prétention impossible, qui est de transmuier tous métaux en or, ainsi que faisait Midas, roi de Phrygie, par l'attouchement de cette poudre imaginaire, appelée de projection. »

En résumé : la recherche de la pierre philosophale est une chose des plus vaines, car :

— la transmutation des métaux est une chose impossible ;

— la pierre philosophale n'a jamais existé, malgré les croyances et les prétentions de certains ;

— elle n'a fait que donner libre cours à de multiples escroqueries ;

— enfin, l'auteur l'a recherchée et jamais n'a abouti dans ses essais. C'est donc une folie.

Faut-il conclure à la vanité de la chimie ? non. Mais il faut pratiquer la vraie chimie et ne pas rechercher cette pierre. Là encore, son œuvre est intitulé : « Le tombeau de la folie ou le chimique ingénu » ; nous savons ce qu'il faut entendre par ce qualificatif, ce qu'il a de bon sens, de raison, d'expérience ; c'est déjà le principe de la méthode expérimentale et qui classe, une fois de plus, de la Marti-

nière parmi les Empiriques, qui au xvii^e siècle avaient lutté contre tout le fatras théorique de la Faculté.

Les pronostics de de la Martinière

Nous ne pouvons passer sous silence ses pronostics.

Par curiosité, nous en résumerons quelques-uns qui sont subordonnés au cours des planètes.

Voici in extenso le titre d'un de ses volumes « Le Pronosticateur charitable », traitant des mouvements, natures, regards, conjonctions, dominations et différentes substances tant des plantes que des origines célestes.

Toutefois il faut rendre hommage à l'auteur qui nous dit que toutes les maladies viennent de trois causes :

Le régime de vie.

Le tempérament.

Le cours des astres.

De ces causes, les deux premières ont été acceptées de tous temps et le sont encore aujourd'hui ; mais nous ne voulons insister que sur la troisième proposition.

On apprend qu'avant tout, pour connaître et guérir les maladies, il faut faire une étude complète et approfondie du mouvement des planètes. Alors nous tombons dans une description vraiment apocalyptique :

« La planète solaire est masle, sèche, chaude et diurne ; elle donne douleurs, fluxion et fièvre et qui

est né sous son signe est d'un tempérament coléreux. »

Saturne est une planète masle, pesante, froide, diurne, sèche, nocturnale et malveillante. Elle donne : fièvre longue, paralysie, jaunisse, cancer, maladies de l'intestin et de la matrice, la pierre aux reins et à la vessie, l'hydropisie, la lèpre et la mélancolie. Qui est né sous son signe est mélancolique et pituiteux.

Jupiter est une planète masle, diurne, aérienne, chaude et humide. Elle donne : douleurs de poitrine, diarrhée et pleurésie. Qui est né sous son signe est sanguin.

Et de même toutes les planètes : Mars, Mercure, Vénus, la Lune. De ceci, nous distinguons une classification des tempéraments qui persiste encore dans certains milieux ; le bilieux, le sanguin, le lymphatique, etc... ; ajoutons que cette manière se justifie aujourd'hui encore au point de vue médical ; mais nous ne voulons chercher aucune relation avec les astres. Avons-nous tort ?

Selon de la Martinière, chaque individu est classé selon la planète sous laquelle il est né, et à chacune d'elle correspond un type physique. Voici un exemple :

« Ceux qui sont gouverné par la Lune ont la chair d'un blanc mêlé de rouge, la face belle, ronde et blanche, ont les yeux un peu sortant de la tête ou louches et leurs sourcils se joignent, sont inconsistants, vagabonds, se tournant à tous vents, craintifs, médisants, paresseux, de peu d'amitié, marchent gravement, sont oublieux, moqueurs, peu hardis, chiches, aiment les histoires, fables, sortilèges, les choses plaisantes et les festins et sont d'un tempérament phlegmatique. »

De tout cela il ressort qu'en plus du métier de médecin, tel que nous le concevons actuellement, devait

encore et surtout s'ajouter l'étude de l'astrologie, et si nous insistons surtout sur ce fait, c'est pour montrer combien cet auteur est attaché aux idées des empirics, aux idées de ses collègues, de ses maîtres des siècles précédents, aux idées de l'obscur Moyen-Age, gouverné par les astrologues ou les alchimistes. Il poursuit ainsi cette vieille tradition moyennageuse, malgré la Renaissance et toute l'érudition de cette époque, pendant laquelle on avait retraduit et remis en honneur les œuvres grecques où l'on tendait à revenir à leur simplicité, en bannissant tout ce fatras accumulé de siècles précédents, malgré les révoltes de certains partisans férus de la pharmacopée des Arabes et des alchimistes.

De la Martinière est de son temps, car tout en connaissant la simplicité et l'œuvre grecque, il ne peut se débarrasser de ses idées sur l'astrologie ; bien plus, il va l'ériger en un véritable système.

« La Lune étant en avril, dit-il, celui qui s'alitera le second jour, sera par plénitude, ce qui lui fera perdre l'appétit, lui causant douleurs d'estomac, fièvre, pleurésies, flux diarrhéique ou dysentérique ; au 6 et 7, d'humeurs corrompues et contagieuses, ce qui causera inflammations, bubons et fièvres ; au 10 et 11, sera par plénitude de sang et d'humeurs, ce qui causera tension des nerfs, des entrailles, indigestions, vomissements colériques et accident mortel ; au 14, sera de la lassitude ; au 18, d'humeur colérique, plénitude qui causera inflammation et ébullition du sang, douleur de tête et phrénésie ; au 20, de plénitude et cet alitement est fatal ; au 21, de douleurs de reins, pierres et gravelles qui causent de dangereux accidents ; au 24, d'humeur colérique qui cause douleur de côté, d'estomac, du col et vomissements ; au 27, d'abondance d'humeurs vénéneuses et plénitude de sang, ce qui cause défaillance du cœur, chaleur interne, fièvres pestilentes et au-

tres accidents mortels. La Lune, étant en mai, celui qui s'alitera le premier jour, sera par grande plénitude de sang, ce qui lui causera fièvres chaudes, continues, ardentes, pestilentes, inflammations, phrénésies, léthargies, débilités de cœur et autres accidents mortels. »

Un tel pronostic peut nous surprendre de sa part, car dans maints endroits de ses œuvres, il subordonne tout à l'étude clinique du malade. Ce fait démontre une fois de plus l'esprit changeant, les idées contradictoires, et même le manque de logique de de la Martinière.

Cependant, dans cette œuvre « Le Pronosticateur charitable », nous trouvons aussi des idées judicieuses, des pronostics basés sur l'appréciation et l'observation clinique.

Citons d'abord les lignes se rapportant à la céphalée des hypertendus.

« La céphalée provenant de la plénitude du sang, laquelle se remarque en ce que le malade a plénitude de tête ; la face et les yeux rouges ; son pouls est grand et véhément ; ses veines tant grosses que petites et qui ne se voyaient point sont tendues, avec battement des veines temporales ; ses urines sont grasses et roussâtres ; si l'on ne fait prendre de bons lavements ramollients et réfrigérants et que l'on ne saigne le malade, cette douleur de tête pourra se porter en phrénésie. »

Voici la description du vertige : « Le tournolement de tête se reconnaît en ce que le malade a éblouissement et tourne. Si le tournolement de tête atteint quelque personne âgée, c'est un présage qu'elle sera attaquée d'apoplexie ou d'épilepsie et celui qui en est attaqué doit se purger souvent. »

La tuberculose ne lui échappe pas. « La toux qui dure un an et demi, deux ans, mènera son malade

au tombeau ; ainsi que celle qui est invétérée et dont le crachat est sanguin. »

Signalons encore : « Le vomissement de sang est dangereux quoique Hyppocrate ait affirmé le contraire. »

L'hydropisie est facile à guérir aux enfants.

Les chaudepisses sont quelquefois pires que la vérole, causant carnosités à la verge, ulcères, gales à la vessie, rétention d'urine, inflammation, gangrène, perte de semence. Quoique l'on ne tienne pas grand cas des chaudepisses, il n'y a rien de plus difficile à guérir. »

Nous n'insisterons pas ; les conclusions se tirent d'elles-mêmes ; l'hypertension, le vertige, l'hématémèse, la blennorrhagie sont relativement bien décrites et leur pronostic est exact.

En résumé, nous ne pouvons que regretter que la Martinière ne se soit pas évadé des idées courantes en son époque. Il avait souvent des pensers bien fondés, mais pour la plupart ils étaient subordonnés à l'étude de l'astrologie qui devait donner avec la rigueur mathématique, le tempérament de chacun, parfois le diagnostic de la maladie, le pronostic toujours.

Il a eu le mérite cependant, nous l'avons vu, de se débarrasser de l'alchimie ; son œuvre « le Tombeau de la folie » n'est qu'un réquisitoire acharné contre cette vaine science qui fait perdre temps et argent.

Vu : le Doyen,
V. BALTHAZARD.

Vu : le Président de la Thèse,
RATHERY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

Conclusions

I. — De la Martinière, cousin de Saint-François de Sales, « médecin chymique et opérateur ordinaire du roy », fut un empirique. L'art médical doit s'apprendre :

- par les voyages ;
- par l'observation de la nature ;
- par l'étude attentive et minutieuse du malade.

II. — Faisant sa propre réclame tant par ses dires que par ses œuvres, qui sont des œuvres de vulgarisation, de la Martinière qui combattit les charlatans, se rapproche d'eux par certains côtés. Cependant, son honnêteté ne peut être mise en doute ; on pourrait presque le dénommer : charlatan honnête.

III. — Il eut les idées courantes de son époque ; il crut à l'astrologie, mais il eut le mérite de s'évader de l'alchimie.

IV. — Il prit enfin une part active à la polémique sur la transfusion sanguine ; il la condamne, car elle donne trop d'accidents ; et c'est lui, l'un des premiers, qui fit une description d'ensemble des accidents consécutifs à la transfusion du sang.
